

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

(Paraît une fois par mois)

SOMMAIRE: Souvenirs et Enseignements d'un père	29	<i>petits Bororós à Rio Janeiro</i>	40
Trésor spirituel	33	Bibliographie	47
Notes biographiques sur S. S. le Pape Pie X à l'occasion de son Jubilé	33	CULTE DE NOTRE DAME AUXILIATRICE	48
La terrible catastrophe survenue dans l'Italie Méridionale	35	Pèlerinage spirituel pour le 24 courant	49
La Clé du Bonheur ou l'Ascétisme chrétien	36	Grâces et faveurs	49
Le Jubilé du Très-Saint Père	39	CHRONIQUE SALÉSIENNE: Rome, Mallebrugge, Melles-lez-Tournai	52
NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO: Matto Grosso (Brésil): De Cuyabá aux rives du Rio Vermelho, Une heureuse excursion — Le voyage des		Vie du Serviteur de Dieu Dominique Savio, élève du Vén. D. Bosco	54
		Nécrologie: Madame Rebufat	56

Souvenirs et enseignements d'un Père.

QUI étudie la vie de Dom Bosco pour en bien pénétrer l'esprit ne tarde pas à se convaincre qu'il posséda au plus haut degré les trois vertus si belles de la *Foi*, qui inspira toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions, de la *Charité* dont son cœur fut embrasé pour Dieu, pour les âmes, et de la *Confiance* illimitée en la divine Providence sur laquelle uniquement il s'appuya pour établir son Œuvre.

Mais si sa *Charité* a été reconnue et célébrée dans le monde entier parce que les fruits en ont été et en sont encore suaves et nombreux, il n'en est pas de même de sa *foi* et surtout de sa *confiance en Dieu* qui toutes deux sont moins appréciées parce que incon-

nues d'un trop grand nombre de personnes et même de beaucoup de ses admirateurs. Et pourtant la dernière fut l'inspiratrice comme la première fut le soutien de sa *charité*.

Et de fait, bien chers Coopérateurs, qui fit battre dans son cœur sacerdotal ces sublimes palpitations de charité pour l'état misérable de tant de pauvres enfants? Ce fut uniquement la *foi*. Et en même temps, qui le rendit si saintement hardi à entreprendre, avec une tranquillité que le monde qualifiait d'imprudence, ces œuvres vraiment colossales qui ont fini par exciter l'admiration universelle? Ce fut tout simplement son immense *confiance en Dieu!*

« C'est avec l'aide de cette aimante divine Providence, — écrivait-il à ses Salésiens, — que nous avons pu con-

struire des églises et des maisons, les meubler et subvenir aux besoins des élèves qui s'y trouvent. »

« Mais — avait-il souvent l'habitude de répéter — Dom Bosco n'est que l'instrument; l'ouvrier en est le Seigneur. Or, c'est à l'ouvrier et non à l'instrument à pourvoir aux moyens d'accomplir et de faire durer son œuvre, il nous suffit à nous de nous montrer dociles et malléables entre ses mains. »

« Oh! s'écrie Mgr Cagliero, sa confiance en Dieu et en la Très Sainte Vierge était véritablement prodigieuse. Durant les trente-cinq années que j'ai passées près de lui, je ne me souviens pas l'avoir vu un seul instant ennuyé, découragé et inquiet pour les dettes qu'il avait contractées pour l'entretien de ses enfants et qui l'écrasaient sous leur poids. »

Non, il ne se tracassait jamais ni pour les besoins journaliers ni pour l'avenir de son Œuvre; et cependant, que de fois il répète à ses enfants en leur adressant le petit mot du soir: — Priez! et que ceux qui le peuvent fassent la Sainte Communion à mes intentions!... Je vous assure que je prie, moi aussi, et je prie même plus que vous... Je me trouve dans de graves embarras... j'ai besoin d'une grâce... je vous dirai plus tard quelle elle est!... Quelques soirs après, il leur racontait qu'il avait obtenu une large aumône équivalant à ce qu'il sollicitait, et il s'écriait: « La Madone très sainte m'a obtenu aujourd'hui même cette faveur signalée; remerciez-la de tout notre cœur et continuons à demander au Seigneur de ne pas nous abandonner. »

C'est qu'en effet la prière fut toujours le soutien et l'aide de sa confiance.

Tout au début de 1858, il avait une grosse dette à éteindre et il ne possédait pas le moindre centime! Le créancier avait déjà patienté quelque peu, mais il voulait être complètement réglé pour le 20 janvier. On était au 12 de

ce mois et rien n'était encore venu encourager les espérances de D. Bosco. Se trouvant dans une telle situation, il dit à ses jeunes gens:

— J'ai aujourd'hui besoin d'une grâce particulière; je vais me rendre à Turin et pendant tout le temps que j'y resterai, faites en sorte qu'il y ait toujours quelqu'un d'entre vous en prières à la chapelle.

Il se dirigea vers la ville, et les enfants s'empressèrent de lui obéir. Le Vénérable se trouvait près de l'église des Lazaristes lorsqu'un monsieur bien mis, mais qui lui était inconnu, s'approche, le salue et lui dit:

— Dom Bosco! Est-il vrai que vous ayez besoin d'argent?

— Non seulement besoin, mais absolue et urgente nécessité!

— S'il en est ainsi, prenez.

Et il lui tend une enveloppe qui renfermait plusieurs billets de mille francs.

D. Bosco, tout stupéfait de ce don, hésitait à l'accepter, ne sachant trop si le monsieur parlait sérieusement ou voulait plaisanter; aussi lui dit-il:

— Mais, cette somme, à quel titre me l'offrez-vous?

— Prenez, répéta celui-ci, et servez-vous en pour les besoins de vos enfants.

— Merci alors, monsieur, et que la Madone vous le rende!... Si vous le désirez, je vous écrirai deux lignes de reçu.

— Non, non! ce n'est pas nécessaire.

Et le Vénérable prenant les billets que l'inconnu lui présentait:

— Faites-moi au moins le plaisir de me dire comment vous vous appelez, afin que je puisse connaître mon bienfaiteur!

— Ne cherchez rien de plus. Le donateur veut garder l'incognito, il désire seulement que l'on prie pour lui... Faites de cet argent ce que vous voudrez et ne vous occupez pas du reste. »

À peine avait-il dit ces quelques mots qu'il s'éloignait rapidement, et Dom Bosco remerçant la Divine Providence envoyait aussitôt payer son créancier.

L'année suivante, c'est-à-dire, en 1859, Dom Bosco descend un certain jour à midi au réfectoire, revêtu de son manteau et tenant en main son chapeau; il n'avait pas l'intention d'assister au dîner mais plutôt de sortir. « Tout étonnés, — raconte Mgr Cagliero — nous lui disions :

« — Comment! Dom Bosco vous ne dînez pas aujourd'hui avec nous?

« — Je ne puis pas, répondit-il, manger aujourd'hui à l'heure habituelle; et même j'ai besoin qu'à peine sortis du réfectoire, (en disant cela il se tournait vers le préfet D. Alasonatti, D. Rua, quelques jeunes clercs et moi), j'ai besoin qu'à partir de ce moment jusqu'à trois heures, il y ait continuellement quelqu'un de vous et de nos enfants, choisis parmi les meilleurs pour leur piété et leur ferveur, devant le Très Saint Sacrement. Si ce soir j'obtiens la grâce que je sollicite et qui m'est si nécessaire, je vous expliquerai les raisons de cette prière.

« Nous nous hâtons d'accomplir ses ordres et nous prions jusqu'à trois heures. Dans la soirée Dom Bosco revient, tranquille et calme comme de coutume, et s'empressant de donner satisfaction à notre curiosité, il nous dit :

« Aujourd'hui même, à trois heures, venait à échéance un compromis très sérieux de *dix mille francs* avec le libraire Paravia; si je n'avais pu donner satisfaction, il en serait résulté pour lui comme pour l'Oratoire de graves dommages. J'avais encore à payer à cette même date d'autres sommes à différents créanciers qui n'acceptaient plus aucun délai, et ces sommes réunies formaient *dix autres mille francs*. Je suis sorti à la recherche d'argent, mais sans trop savoir où je me serais adressé. Parvenu à la Consolata j'y suis entré et j'ai prié la Très Sainte Vierge de ne pas m'abandonner dans cette situation difficile! En sortant de l'église je marchais de rue en rue pendant près

d'une heure, lorsque en suivant la ruelle qui, près de l'église S. Thomas, conduit à la rue de l'Arsenal, je fus abordé par un homme proprement vêtu qui me dit :

— « Oh! si je ne me trompe pas, vous êtes bien Dom Bosco!

— « Oui, pour vous servir, lui répondis-je.

— « Hé bien! voyez; c'est précisément vous que je cherchais, et si je ne vous avais pas rencontré ici, j'aurais dû aller jusqu'à l'Oratoire. Vous m'épargnez ainsi une course; mon maître m'a chargé de vous remettre ce paquet.

— « Et que contient-il?

— « Je l'ignore, me dit le domestique. — J'ouvris aussitôt le pli et j'en sortis des titres de la Dette Publique. — Et de qui proviennent ces titres? lui demandai-je. — Je ne puis pas le dire.... Et maintenant que ma commission est faite, au revoir. — Et il s'en alla sans ajouter autre chose. Je me suis immédiatement dirigé vers la maison de Paravia, et en examinant le pli et les titres, j'ai constaté que je pouvais solder au libraire les *dix mille francs* dus pour l'impression des *Lectures Catholiques* en même temps que satisfaire à d'autres paiements très importants et de tout urgence. Oh! mes bien chers enfants! Comme elle est grande et bonne la Divine Providence! Combien elle nous veut de bien! Comme nous devons lui être reconnaissants! Soyez toujours bons! Aimez toujours le Seigneur; ne l'offensez jamais, et il ne vous laissera manquer de rien.... »

« Nous apercevions en ce moment, concluait Mgr Cagliero, son visage plus radieux que d'habitude; sa voix nous paraissait plus suave, plus affectueuse, non pas seulement par la joie, le contentement, l'étonnement qu'il éprouvait, mais surtout par son amour, sa reconnaissance envers le Seigneur. »

Bien chers Coopérateurs, ces faits

merveilleux dont abonde la vie de Dom Bosco nous indiquent les moyens dont il s'est servi pour jeter les bases de son Œuvre et comment il a pu lui donner un si rapide développement.

Mais le prodige continue. Chaque année qui s'enfuit est une nouvelle preuve, claire, irréfutable, de la merveilleuse intervention de la Divine Providence dans l'Œuvre de Dom Bosco.

Et quels sont donc à cette heure les envoyés spéciaux, les ministres, les anges de la divine Providence?... Oh! nous nous empressons de le proclamer, le cœur profondément ému: Ces délégués, c'est vous, bien chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, et à vous, ainsi que l'exprimait si bien dans sa récente lettre notre vénéré Supérieur Général, à vous s'adressent nos plus vifs sentiments de reconnaissance; pour vous montent vers le Ciel nos plus ferventes prières.



Trésor Spirituel.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENGE PLÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1^{er} février au 1^{er} Mars 1909:

2 février: Fête de la Purification de la T. S. Vierge.

22 février: La Chaire de S. Pierre à Antioche.

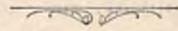
De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.



NOTES BIOGRAPHIQUES

sur S. S. le Pape Pie X

à l'occasion de son Jubilé (*)



Les neuf années d'épiscopat.

Comment pourrait-on résumer en peu de paroles la vie si active, si laborieuse de Mgr Sarto?

Tout à tous: à peine a-t-il pris possession de son siège qu'il apparaît ce qu'il a été jusque là, et ce qu'il continuera d'être: infatigable et d'un zèle dévorant. Une de ses premières pensées fut de préparer les Mantouans aux fêtes centenaires de S. Anselme, leur patron, qu'en effet ils célébrèrent au mois de mars 1885 avec la pompe la plus solennelle. Une autre pensée qui réclama l'activité infatigable de Mgr Sarto fut le Séminaire. L'éducation de la jeunesse avait toujours été l'un des soucis principaux du futur Pie X, et de fait, à Tombolo, à Salzano et à Trévis, il avait laissé de magnifiques traces de son indéfectible labeur. Devenu évêque, il consacra tout son zèle et toute sa charité à cette œuvre si importante du séminaire, et même dans les dernières années de son séjour à Mantoue, il voulut en être lui-même le recteur, et il y enseigna également la morale, le chant grégorien ainsi que d'autres matières.

Signalons encore comme autant de monuments impérissables de son activité et de son zèle apostolique les *visites pastorales* faites dans le diocèse; le *Synode diocésain* tenu au mois de septembre 1888 et les *Fêtes centenaires de S. Louis de Gonzague* dont il fut l'instigateur. Le 21 juin 1891 tombait le troisième centenaire de la mort de l'angélique Modèle et Patron de la jeunesse, et ce fut par les soins de Mgr Sarto que le vénéré Sanetaire de Castiglione delle Stiviere non seulement fut restauré et richement décoré mais encore et surtout vit accourir sous ses voûtes d'innombrables pèlerins; on peut estimer à plus de 25.000 le nombre d'étrangers qui le 21 juin assistèrent à la clôture solennelle de ces belles fêtes. Léon XIII, désireux de témoigner sa satisfaction à Mgr Sarto de ce qu'il avait fait à cette occasion, le créa *Prélat Domestique et Assisant au Trône Pontifical*.

Scrupuleux observateur de l'obligation d'enseigner qui incombe tout particulièrement à l'évêque, il ne se contenta pas des trop rares fois qui lui étaient dévolues par une sorte de tradition pour faire entendre la parole de Dieu dans sa cathédrale, mais il saisissait toute circonstance

(*) Voir *Bulletin* de janvier 1909.

opportune. Intrépide défenseur et fils très soumis de l'Église et du Pape, il ne laissait jamais passer la moindre occasion de parler du Vicaire de Jésus-Christ pour en défendre les droits, en recommander l'amour et prêcher la plus aveugle et la plus complète obéissance.

Convaincu du bien que peut faire un bon journal, il encouragea toujours par la parole et l'action la presse catholique, et ardent comme il l'était pour le véritable bien du peuple, il favorisa le mouvement et les intérêts catholiques de tout genre, prenant part avec plaisir aux réunions publiques et enflammant les assistants par sa parole éloquente.

En résumé, ayant le plus grand respect pour les autorités constituées, largement généreux et aimable pour le peuple, courtois et plein de dignité envers la classe élevée, il était vraiment l'idole de son diocèse; aussi la renommée de son zèle, de sa piété et de son éloquence en avait bien vite franchi les bornes, et nombreux étaient les prélats qui voulaient le posséder pour pontifier et prêcher dans leurs églises. En février 1893, il se fit entendre, en même temps que le Cardinal Parocchi et l'archevêque de Pérouse, à Rome, dans la Basilique de S. Laurent in Panisperna en la solennelle occasion des fêtes du Jubilé Épiscopal de Léon XIII, et il y prêcha avec tant de succès que bien des auditeurs lui prédirent le chapeau cardinalice. Comme nous le verrons, cette prédiction devait se réaliser.

Patriarche et Cardinal.

Le 24 mai 1893, parvenait à Venise la nouvelle que le très sage Léon XIII venait de désigner Mgr Sarto au siège patriarcal de cette ville, vacant depuis le 31 décembre 1891. L'élui, il est inutile de le dire, fit tout ce qu'il put pour être exonéré de cette nouvelle charge, mais il dut à la fin céder *pour ne pas occasionner un grand et grave déplaisir au Saint-Père, qui l'estimait et l'aimait tant*. Ce fut à Venise, à Trévise, à Riese une véritable explosion de joie; à Mantoue on se réjouit et on pleura. Mais là encore tout fut bientôt à l'allégresse quand les Mantouans apprirent que dans le Consistoire du 12 juin, leur évêque désigné comme Patriarche de Venise, serait créé Cardinal.

« Dans la magnifique dignité de la pourpre sacrée — s'écriait Léon XIII en ce jour mémorable, — il y a une signification sans aucun doute; elle est un splendide prix de la vertu en même temps qu'une aide pour la Sainte Église. Ceux qui l'obtiennent au prix de fatigues immenses et continues ont travaillé pour le bien de l'Église, et ils se voient tenus par un lien plus étroit à aider fidèlement, par le conseil et la doctrine, avec force et constance et de toute manière qu'ils

le peuvent, même s'il le fallait, au prix de leur vie, le Pontife Romain dans le gouvernement de l'Église Catholique ». Et félicitant les nouveaux élus, Léon XIII s'adressa à Mgr Sarto, lui disant: « Nous nous réjouissons aussi avec vous, Notre bien cher fils, qui avez administré si dignement l'église mantouane en véritable bon pasteur du peuple, et que nous avons jugé devoir promouvoir au Siège Patriarcal de Venise. Là, vous attendent comme leur successeur, Lorenzo Giustiniani et tant d'autres illustres prélats; là, un champ plus vaste s'ouvrira à votre diligence et à votre charité dans cette région où comme dans la Lombardie la religion et toutes les bonnes institutions sont en pleine vigueur. Nous vous souhaitons que sur cette terre nouvelle où vous vous présentez revêtu de l'illustre dignité que Nous venons de vous conférer, votre œuvre produise des fruits abondants!... »

Même s'il avait pu lire dans l'avenir, Léon XIII n'aurait pu adresser un plus magnifique éloge et un plus bel augure à celui qui devait être son successeur.

Le Cardinal à Riese.

Et déjà petites et grandes villes, grosses et riches bourgades, palais somptueux et vieilles cathédrales de la Lombardie et de la Vénétie, avaient eu l'honneur d'accueillir le nouveau Prince de l'Église; mais il y avait encore un humble petit pays, et dans ce petit pays une bien modeste chaumière, et dans celle-ci une bonne et vénérable vieille à qui il appartenait tout particulièrement de contempler, de baiser et d'arroser cette pourpre de ses larmes de tendresse. Fixée depuis bien longtemps mais toujours retardée par suite des obligations du ministère sacré, elle arriva enfin, cette belle journée du samedi 14 octobre 1893. Qui peut exprimer les sentiments qu'éprouvait en cette attente de l'arrivée la bonne et modeste Marguerite Samson, veuve Sarto!

Parti de Mantoue par le train direct et après s'être arrêté quelques instants à Vicenze, le Cardinal recevait à Cittadella les hommages du curé et des paroissiens de Tombolo qui, pleins d'enthousiasme, saluaient avec une respectueuse familiarité leur ancien chapelain. Descendant ensuite à Castelfranco, il y était salué par les représentants de l'Évêque et du Chapitre de Trévise, par tous les membres du clergé et les nombreux amis qu'il comptait en cette ville. C'était ensuite le tour des membres de la Fabrique et de la Junte municipale de Riese. Montant alors en voiture et suivi de beaucoup d'autres il prenait le chemin de cette bourgade. Sur son passage les cloches sonnaient à toute volée et la population se pressait aux bords de la route

heureuse de le contempler et de recevoir sa bénédiction. Quelles pensées, quels sentiments durent se presser alors dans l'esprit et le cœur du Cardinal, en se revoyant, lui, Prince de la Sainte Église, en ce village et en cette chaumière où quarante cinq ans auparavant il avait coutume de revenir de l'école, à pied, épuisé de fatigue, les souliers sur l'épaule, tout couvert de poussière ou de boue ! Il est plus facile de se l'imaginer que de le décrire !

Parvenu au bourg natal, il descendit de voiture à l'entrée de l'église paroissiale bientôt remplie de toute la population, et il assista à la Bénédiction du S. Sacrement que donna l'archiprêtre de Riese. Puis avec le même cortège de voitures, il fut conduit au milieu de deux rangées très épaisses de personnes, jusqu'à sa modeste chaumière. Oh ! la scène émouvante !..... A peine mère et fils se furent-ils vus qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant, se baisant et pleurant de joie. Oh ! que ne se dirent-ils pas en ces doux moments de tendre expansion !

Son Eminence s'arrêta durant toute la journée du dimanche à Riese où tous lui firent fête... Le lundi matin, voulant faire un grand plaisir à sa vénérée mère et sur les aimables instances de son secrétaire Mgr Bressan, il revêtit la pourpre cardinalice et se présenta en cette splendeur dans la chambrette où elle était encore couchée. L'humble et pieuse bonne vieille en demeura toute surprise, et admirant les voies de la divine Providence, elle ne put retenir ses larmes. Hélas ! ce jour devait être le dernier où elle put voir son Joseph, car à quelques mois de là, et précisément le deux février 1894, la bonne Marguerite cessait de vivre, elle avait 80 ans passés.

À Venise.

Et voici qu'il nous faudrait de nombreuses pages pour parler comme il convient des années que l'Éminentissime Cardinal Sarto passa à Venise. Du 24 novembre 1894, jour où il y fit sa solennelle entrée jusqu'au 26 juillet 1903, où Léon XIII étant mort, il se dirigea vers Rome pour participer au Conclave, sa figure si douce, si paternelle, s'entoura d'une auréole encore plus suave, plus resplendissante.

Ah ! certes, oui, elle restera à jamais proverbiale dans la cité des lagunes et des doges la bonté et la charité du cardinal Sarto, toujours prompt à venir en aide, qu'il s'agit de malheurs publics ou d'infortunes particulières. Et son nom restera éternellement lié aux fêtes centenaires si imposantes de la Consécration de la Basilique S. Marc, comme au Congrès Eucharistique tenu en 1897, au Synode diocésain célébré en 1898, aux fameuses dispositions sur la *Musique Sacrée*, à la fondation de la Faculté Juridique-Ca-

nonique dans le Séminaire Patriarcal, à son influence dans l'œuvre de restauration chrétienne commencée en ces mêmes années et à tant d'autres œuvres particulières, comme par exemple, la bénédiction et la pose de la première pierre du campanile de S. Marc. L'œuvre pastorale du Cardinal Sarto à Venise en tout semblable à celle de Mantoue peut se résumer en ces mots : *Pour la gloire du Christ, pour la défense du Pape, pour le salut des fidèles !* Et de fait son amour pour le salut des âmes le porta toujours à triompher de tout et en même temps à tirer profit de tout. Que de fois il descendit dans les humides sous-sols ou monta dans de misérables mansardes pour y administrer le sacrement de Confirmation à des enfants ou à des adultes malades ou infirmes ! Et quels secours il était heureux d'y laisser ! Et les dimanches, à l'heure du catéchisme, que de fois il arrivait à l'improviste à telle ou telle église pour témoigner par sa présence de l'importance qu'il donnait à cet enseignement, et en même temps pour s'assurer qu'il était donné et donné selon les règles établies dans le dernier synode ! On peut dire que son dévouement à secourir son prochain dans le besoin dépassa bien souvent ses forces. « Je suis honteux, — écrivait-il un jour de Venise à un curé de Mantoue qui s'était adressé à lui pour obtenir quelque secours qui lui permit d'établir une bonne œuvre, je suis honteux de répondre à votre appel par cette minime somme, mais je dois vous avouer que je ne puis pas faire plus, car si à Mantoue j'étais pauvre, ici je suis devenu véritablement *pilocco* (plus qu'un mendiant) ! »

Pour preuve que ce qu'il écrivait n'était rien autre que la réalité, la pure réalité, il suffit de dire qu'en voulant se rendre au Conclave — d'où il ne retourna plus dans sa chère Venise qui se rappellera toujours ses sentiments d'affection au jour de sa solennelle entrée en cette ville et au jour où il la quitta à tout jamais pour aller à Rome, le cardinal Sarto dut emprunter quelques centaines de francs !... *Pie X pour faire la charité engage même S. Pierre !*... a dit le peuple. La phrase est certes emphatique mais elle exprime une grande vérité !

Le Pape Pie X.

Mais ce prélat si actif, si vraiment infatigable, ce pasteur aussi zélé, ce père si affectueux, tout doctrine et charité, était, dans les très sages desseins du Seigneur, appelé à parler d'une chaire plus élevée que l'ambon de S. Marc ; il était destiné à évangéliser non seulement une portion, si choisie qu'elle fût, du troupeau du Christ, mais le troupeau entier, il était destiné à garder, à guider, à corriger, à paître, non seulement

les brebis, mais les pasteurs. Et de fait, le 4 août 1903, l'Éminentissime Monsieur le Cardinal *Joseph Sarto*, Patriarche de Venise, était élu Souverain Pontife et prenait le nom de Pie X.

Ainsi que l'observe très judicieusement *Marchesan*; « Il voulait mener une existence cachée, mais le Seigneur l'a placé sur la cime la plus éclairée de la montagne pour le montrer à toutes les nations; il aimait l'humilité, et voilà que le Seigneur a voulu l'exalter; il voulait obéir et le Seigneur l'a appelé à commander en l'élevant à la plus haute dignité à laquelle un homme puisse atteindre, et de cette suprême hauteur, quoi que fasse sa modestie, il doit aujourd'hui veiller sur toute la chrétienté pour la diriger, la conseiller, la corriger, la consoler, la reconforter. Couronnes et sceptres s'inclinent respectueusement aujourd'hui devant la splendeur de son autorité; il n'est plus l'humble fils du courrier communal de Riese, mais le Pape, le Vicaire de Jésus-Christ! »

Conclusion.

En terminant ces courtes notes biographiques, et en évoquant encore l'agréable écho des solennités jubilaires de l'immortel Pontife, nous demandons à nos lecteurs de lui offrir un nouvel hommage, celui d'écouter en fils respectueux et affectueux sa parole.

« La suprême consolation du Pape en ce Jubilé Sacerdotal, — ainsi parlait-il aux pèlerins irlandais — est de savoir que tous ses fils sont disposés à persévérer dans la conservation et la défense de la foi. »

Et nous, consolons-le!

Le 12 octobre, il ajoutait devant les pèlerins de la Toscane:

« Mon programme, mon étoile, ma devise fut toujours la même: Restaurer toutes choses dans le Christ, ce qui revient à dire, faire en sorte que tous les hommes, si cela était possible, que tous les chrétiens au moins, vivent en professant hautement leur foi, en observant les saintes lois de Jésus-Christ. »

Et nous, écoutons-le!

Enfin le 13 octobre, s'adressant aux pèlerins de Moravie, il s'exprimait encore plus clairement:

« Rien n'est plus cher à mon cœur de prêtre que de savoir que les fidèles prient le Seigneur pour qu'il rende plus légère la croix qui pèse sur mes épaules. que tous les Catholiques du monde entier s'unissent au Père commun pour invoquer et obtenir de Dieu les dons nécessaires pour que tous puissent marcher facilement et sûrement dans la voie du salut! »

Et nous, prions à toutes ses intentions.

Oremus pro Pontifice Nostro Pio XI

La Terrible Catastrophe survenue dans l'Italie Méridionale

Un cri de terreur aussitôt suivi de l'écho de la pitié générale a retenti dans le monde entier à l'annonce de l'épouvantable catastrophe de Messine, ou plutôt de toute cette vaste région et de ces deux rives de la Sicile et de la Calabre dont Messine et Reggio étaient hier encore l'ornement.

La Sicile et les Calabres ont été ravagées par un tremblement de terre auquel s'est ajouté un violent raz de marée. Messine le troisième port de l'Italie a été presque entièrement détruite par la secousse sismique à laquelle a succédé l'horreur de l'incendie.

Nous nous sommes apitoyés sur les malheurs d'Herculanum et de Pompéi dont l'histoire nous a conservé le souvenir, sur le désastre de Lisbonne dont un siècle et demi à peine nous sépare, l'éruption du Krakatoa en Malaisie, le raz de marée de l'île d'Yesso, au nord du Japon, les ravages de la Montagne Pelée et la destruction d'une partie de la Martinique, le cataclysme survenu dans la Calabre en septembre 1905, le tremblement de terre de San Francisco en 1907. Que dire de la catastrophe de Messine et Reggio! La parole est aux faits eux-mêmes. Ils dépassent en horreur tout ce que l'on avait vu jusqu'ici de mémoire d'homme, tout ce que l'on croyait pouvoir imaginer. Aussi l'émotion est partout profonde et d'autant plus que les événements se sont accomplis plus près de nous.

Les dernières nouvelles nous apprennent que les victimes sont au nombre de plusieurs centaines de mille et qu'à Messine sur 150.000 habitants, 35 ou 40.000 seulement survivent à l'épouvantable désastre. Toutes ou presque toutes les familles portent le deuil d'un ou de plusieurs de leurs membres. Et même que de familles entières ont disparu complètement ensevelies sous les ruines de leurs maisons! La Pieuse Société Salésienne, elle aussi, a été atteinte par l'effroyable cataclysme, et elle a dû enregistrer la disparition de six Religieux prêtres, deux clercs, un coadjuteur, quatre domestiques et trente-sept enfants, engloutis par la chute du magnifique collège salésien Saint-Louis. Trois prêtres et huit jeunes clercs seulement ont pu être retirés de dessous les dé-

combres, mais couverts de nombreuses blessures. Les autres enfants, au nombre d'une centaine avaient obtenu l'autorisation de passer les fêtes de Noël dans leurs familles ou près de leurs bienfaiteurs. Heureux sont-ils s'ils ont pu se trouver hors de Messine à l'heure fatale!

Les Filles de Marie Auxiliatrice et leurs élèves, résidant à Messine, Barce'one de Messine et Ali Marina, sont saines et sauvées, à l'exception d'une de leurs enfants de cette dernière maison, mais les trois établissements ont subi des dommages tels qu'ils sont désormais inhabitables. D. Rua, dès le premier moment a envoyé sur les lieux, un membre du Chapitre Supérieur, et nous espérons dans le prochain Bulletin donner de plus amples détails sur cet irréparable désastre du 28 décembre 1907.

L'Italie est en deuil, mais toute l'humanité pleure avec elle; le sentiment de tous les Italiens s'empressant pour venir en aide à ceux qui survivent s'est propagé avec une rapidité incroyable dans le monde entier. Si un gouffre s'est ouvert à l'endroit où était Charybde, le courant de la charité s'est précipité et se précipite pour combler ce qui peut être comblé. La pitié humaine s'est groupée avec une promptitude surprenante. Les marins de toutes les nations sont arrivés les premiers, puis les soldats faisant la bonne guerre; la Croix-Rousse est là avec ses vaillantes et infatigables infirmières. Puis, ce sont les conseils des gouvernements, les assemblées délibérantes, les présidents de République, les rois, les empereurs. C'est le Souverain Pontife et à sa suite les évêques qui, donnant l'exemple par de généreuses offrandes nous invitent à l'exercice de la charité. O l'admirable mouvement de fraternelle solidarité!

Mais en même temps que tous, dans un élan sublime, dans un accord unanime, manifestent d'une telle manière leur immense pitié pour les survivants, nous ne devons pas, nous, chrétiens, oublier les âmes des malheureuses victimes de l'épouvantable catastrophe. Elles nous crient d'aller à leur secours: De profundis clamavi ad te. Soyons-leur pitoyables par nos suffrages et nos ardentes prières!

Déjà, et sur l'initiative des élèves de l'Oratoire S. François de Sales de Turin, un service solennel était célébré le 4 janvier dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, à la mémoire de tous les enfants et jeunes gens victimes du tremblement de terre. Le lendemain 5, D. Rua avait disposé qu'un second service non moins solennel fût chanté pour le repos de l'âme de nos chers confrères défunts et de tous les Coopérateurs et Coopératrices salésiens rappelés au Seigneur d'une manière si imprévue et si tragique.

Le T. S. Père ordonnait que le dimanche suivant et dans toutes les églises de l'Italie il fut célébré une Messe de Requiem aux intentions de tous les chers et regrettés disparus dans l'horrible catastrophe. Nous savons qu'un grand nombre d'archevêques et d'évêques de l'univers catholique se sont empressés de s'associer au pieux désir du Souverain Pontife et de s'unir dans une prière commune pour tous les défunts de la Sicile et de la Calabre.

Inclinons-nous respectueusement devant la volonté du Seigneur et les impénétrables desseins de sa Providence, redoublons de prières et faisons violence au Ciel pour que le Dieu de toute miséricorde ait compassion de tant d'âmes infortunées et leur accorde près de lui le repos éternel.



La Clé du Bonheur

OU

L'Ascétisme chrétien.

XIII.

La Charité.

LA MANIÈRE D'AIMER DIEU.

Avant d'aller aimer Dieu là-haut, nous devons l'aimer ici-bas. De quelle manière le chrétien doit-il et peut-il aimer Dieu sur la terre, c'est ce que nous allons examiner. Nous disons: doit-il et peut-il, car la charité est une vertu très étendue, et s'il y a une charité obligatoire et absolument nécessaire, il y a aussi la charité facultative et simplement de conseil.

Sans nous arrêter à fixer les limites précises du devoir, nous distinguerons une triple manière d'aimer Dieu, qu'on appelle amour estimatif, affectif et effectif. L'amour estimatif éloigne du péché, l'amour affectif porte à la prière et l'amour effectif dispose à l'action; ces trois amours se complètent l'un l'autre, et tous sont obligatoires dans une certaine mesure.

L'amour estimatif ou appréciatif réside principalement dans l'esprit. Il semble bien que S. Paul l'avait en vue, lorsqu'il jetait aux créatures ce superbe défi: « Qui nous séparera, s'écrie-t-il, de la charité du Christ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le glaive? Non, nous surmonterons tout cela à cause de celui qui nous a aimés. »

« Aussi, continue le grand apôtre, je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les

principautés, ni les puissances, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la hauteur des cieux, ni la profondeur de l'abîme, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Notre Seigneur ». (Rom. VIII., 35 et suiv).

Et le défi de l'apôtre a été répété dans tous les pays par l'immense multitude des martyrs qui, pour ne pas perdre l'amour de Dieu, ont enduré la prison, la faim, le froid, le chaud, la séparation de leurs proches, la perte de leurs biens, de leur réputation, les insultes, les opprobres, la flagellation sanglante, le chevalet, les lames rougies, les tenailles chaudes et froides, la dent des bêtes, le feu, la croix. Autant d'actes héroïques, mais obligatoires car la charité exige que nous aimions Dieu plus que nous-mêmes.

Durant la persécution de Valérien de Cappadoce, un enfant nommé Cyrille avait été chassé par son père à cause de son attachement à la foi. Il disait au juge: « Je suis bien aise de souffrir des reproches. Dieu me recevra et je serai bien mieux avec lui qu'avec mon père. Je renonce volontiers aux biens de la terre pour être riche dans le ciel! je ne crains pas la mort. » On lui fait voir un grand bûcher et on le menace de l'y jeter. Il répondit: « Je ne crains ni le feu, ni l'épée... C'est Dieu qui me récompensera; hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aïlle à lui plus promptement. » Et cet héroïque enfant mourut martyr.

La petite Agnès, de Rome, n'avait que treize ans, quand on la menait au supplice; or, dit S. Ambroise, elle allait à la mort comme à un festin nuptial. Tous versaient des larmes, elle seule ne pleurait pas et, sans trembler elle présenta sa gorge à l'épée qui devait la percer.

L'amour affectif découle de l'amour estimatif comme le ruisseau de sa source. Quand nous estimons quelqu'un, nous ne sommes pas loin de l'affectionner. Et quand il s'agit de Dieu, la souveraine estime que nous avons de Lui produit en nous la souveraine affection.

L'amour affectif s'exerce surtout dans la prière ou, comme dit S. François de Sales, dans l'oraison, car l'oraison diffère de la prière en ce sens qu'elle a une plus vaste étendue. Outre la prière proprement dite, ou la demande, l'oraison comprend d'autres actes comme l'adoration, la louange, l'action de grâces, et fait une large place à l'amour.

C'est la grâce de Dieu qui enseigne l'amour affectif aux petits et aux humbles. S. Louis de Gonzague, à l'âge de quatre ans, quittait parfois la compagnie et se retirait sans rien dire. On le cherchait et on le trouvait au grenier, caché dans un coin, à genoux, les mains jointes, absorbé dans la prière. Il vaquait à l'oraison par l'amour affectif.

Le Bienheureux Curé d'Ars avait remarqué qu'un de ses paroissiens, pauvre travailleur des champs, venait souvent à l'église et qu'il y demeurerait un temps considérable sans livre ni chapelet. Un jour il le rencontre et lui dit: « Bravo! mon ami, je vous félicite, car vous me tenez compagnie aux pieds de Notre Seigneur, mais que dites-vous donc au bon Dieu pendant si longtemps? — Monsieur le Curé, répondit ce brave homme, je le regarde et il me regarde!... Cet échange de regards, cette conversation silencieuse est le plus haut degré de l'amour affectif.

La petite fille du catéchisme qu'on voit à la messe, pieusement recueillie, aime Dieu de tout son cœur et le lui dit à sa manière: c'est l'amour affectif.

L'amour affectif s'enflamme aisément devant la crèche du Sauveur, pendant la messe de Minuit, au chant de l'*Adeste fideles*, auprès du Dieu petit enfant emmailloté et couché sur de la paille. Il n'est plus le Dieu grand, louable à l'excès, mais le Dieu petit, aimable à l'excès. Devant tant d'amour, qui ne sentirait son cœur se fondre de tendresse!

L'amour affectif produit ordinairement les larmes, et elles coulent surtout au pied de la Croix, lorsque le chrétien baise pieusement les plaies sacrées de son Sauveur, ou lorsqu'il parcourt la voie douloureuse. Est-il donc si difficile de verser quelques larmes quand Jésus verse tout son sang?

Que dirons-nous de la divine Eucharistie? C'est surtout dans la sainte Communion que les âmes ferventes se livrent à ces pieux colloques avec l'hôte divin qui vient les visiter! Un jour, le jeune Dominique Savio, élève de D. Bosco à l'Oratoire de Turin, resta à la chapelle depuis la messe où il avait communiqué jusqu'à deux heures de l'après-midi, et encore il fallut l'arracher à l'extase où il se trouvait si bien. Que se passait-il entre Jésus et son petit serviteur? C'est le secret du ciel.

« Seigneur Jésus, s'écrie l'auteur de l'Imitation, quelles délices inondent l'âme fidèle admise à votre table! Oh! qu'il me serait doux de répandre en votre présence des pleurs d'amour et d'aroser, comme Madeleine, vos pieds de mes larmes! » Ste Thérèse a laissé transpercer quelque chose de ce qui se passait dans son âme au moment de la communion: « O vous, s'écrie-t-elle, mon espérance; ô mon Père, ô mon Créateur, ô mon vrai maître! ô mon frère! Quand je considère ce que vous dites, que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, mon âme se sent pénétrée de la plus vive allégresse. O Seigneur du ciel et de la terre, quel pécheur à ces paroles pourrait perdre confiance! O véritable

amant, avec quelle bonté quelle douceur, quelle indicible marque de tendresse, et par quelle consolation souveraine vous guérissez les blessures que vous nous faites avec les flèches de votre amour.... O vous, ma félicité, souverain maître de toute créature, ô mon Dieu, jusqu'à quand dois-je encore attendre pour jouir de votre présence? Ames bienheureuses, âmes célestes, venez au secours de notre misère! Intercédez auprès de ce Dieu infiniment riche en miséricorde! Qu'il laisse tomber sur nos cœurs une goutte de vos délices!

Comme on le voit, l'amour affectif est un amour plein de charmes; c'est un avant-goût des joies célestes; il nous les fait désirer, mais il appartient à l'amour effectif de nous les faire mériter. C'est que l'amour effectif nous porte à l'action et nous fait pratiquer la loi divine. Notre Seigneur a déclaré l'obligation de l'amour effectif quand il a dit: « Celui-là m'aime vraiment qui garde ma parole. » vérité que S. Jean répète en ces termes: « L'amour de Dieu consiste à observer ses commandements. »

Et en effet, est-il possible en même temps d'aimer Dieu et de lui désobéir? Au contraire le véritable amour nous pousse à faire en toutes choses la volonté de ceux que nous aimons, de ne leur causer aucun déplaisir. Aussi, la charité ne nous fait pas seulement éviter le péché mortel, mais encore les moindre fautes qui pourraient blesser le cœur de Dieu. C'est ce qui explique la délicatesse de conscience des saints qui sont les vrais amis de Dieu et des modèles de charité. C'est ce qui faisait dire à S. Edmond.: « Si je rencontrais, sur ma route, d'un côté un grand brasier et de l'autre le moindre péché véniel, je n'hésiterais pas à me jeter dans le feu plutôt que de commettre le péché véniel. »

L'amour effectif porte à agir. Notre Dieu a tant fait pour nous; il a tant travaillé et souffert pour notre salut! Voudrions-nous lui donner un amour oisif? D'ailleurs cela est impossible. L'amour véritable est comme le feu; il faut qu'il brûle, qu'il consume et ne s'arrête que lorsqu'il manque d'aliment. Jésus s'est dépensé pour nous jusqu'au dernier soupir; il faut que nous travaillions pour lui jusqu'à la mort.

C'est bien ainsi que l'ont compris les apôtres. A peine l'Esprit Saint eut-il allumé le feu de la charité dans leur cœurs qu'ils se mirent à travailler. Ils se partagent le monde et marchent à sa conquête avec une ardeur inlassable. Aussi l'on peut appliquer à chacun d'eux ce que S. Jean Chrysostôme dit si éloquemment de S. Pierre et de S. Paul: « O Pierre, je pense à vous et je suis frappé de stupeur; ô Paul, je me rappelle votre nom et tout hors de moi, je sens mes yeux se remplir de larmes. Car que puis-je dire

en contemplant vos souffrances? je ne le sais vraiment pas. Que de prisons vous avez sanctifiées! Que de chaînes vous avez embellies! Que de tourments vous avez endurés! Que d'opprobres vous avez soufferts! Comme vous avez bien prêché le Christ! Comme votre parole a réjoui l'Eglise. »

Et le travail des apôtres a été continué par leurs successeurs de tous les temps et de tous les pays, et il se continuera jusqu'à la fin du monde. Mais qui dira les sueurs déjà versées, le sang répandu pour féconder la terre des âmes et y lever la semence divine?

C'est encore l'amour de Dieu qui a conduit des millions de chrétiens au désert pour y mener une vie plus sainte. C'est l'amour de Dieu qui enferme aujourd'hui le trappiste dans son monastère et la carmélite dans un couvent pour s'y consacrer entièrement à la louange divine et au service du maître souverain.

Mais le Christ Jésus n'aurait-il que dans le cloître des ouvriers et des serviteurs? Il en a également au milieu du monde, aussi bien dans les humbles bourgades que dans les grandes cités; aussi bien dans la chaumière que dans le château.

Là, ce sont des parents chrétiens, tout dévoués à l'éducation de leurs nombreux enfants dont ils veulent faire des serviteurs de Dieu. Ici, ce sont des religieuses sans cornette, qui ont renoncé au mariage pour être les secondes mères d'une belle couronne de neveux et de nièces, ou bien pour être les vraies mères d'une famille d'orphelins qu'elles forment à la vie chrétienne et à la piété. Là, ce sont les sociétés charitables qui s'en vont visiter les pauvres, les malades et leur portent avec le pain matériel l'aumône d'un sourire, d'une parole de consolation et d'amour. Ici, ce sont les catéchistes volontaires, grandes dames ou filles du peuple, qui consacrent leurs loisirs à l'instruction chrétienne des petits, des ignorants et des délaissés qu'elles vont chercher parfois jusque dans les réduits les plus misérables. Peu leur importe la fatigue, les veilles, les courses pénibles, les escaliers étroits et escarpés, pourvu qu'elles atteignent les âmes et les donnent à Jésus-Christ.

C'est encore l'innombrable armée des prêtres zélés et laborieux: pasteurs des âmes, professeurs ou hommes d'œuvres qui consacrent leurs forces, leurs talents, toute l'énergie de leur âme pour étendre le règne de Jésus-Christ, soit à la ville, soit à la campagne, parmi la jeunesse aristocratique ou prolétaire.

Tel est dans l'Eglise le rôle de l'amour effectif: il envoie incessamment des ouvriers dans la vigne du Seigneur pour la travailler et la rendre féconde en fruits de salut.



Le Jubilé du T. S. Père.

Quand il y a un peu plus d'un an, une voix très autorisée engageait les Catholiques à suspendre les pèlerinages et à célébrer chez eux, dans leur propre pays, cet heureux événement du Jubilé Pontifical, « en se recueillant dans la prière et s'adonnant à l'œuvre du soulagement moral et matériel de leurs frères », elle ne pouvait pas prévoir que les Fêtes Jubilaires auraient pris à Rome et dans l'univers entier ce développement et cet enthousiasme qui ajoutent une nouvelle et magnifique page à l'histoire de l'Église.

A Rome, il y avait déjà eu à la date du 18 septembre une première cérémonie, mais ce fut ne fête intime, pour ainsi dire, privée en comparaison de celle solennelle, majestueuse qui devait avoir lieu en novembre. Le 18 septembre, le Pape était descendu dans la Basilique de Saint Pierre et avait célébré la sainte Messe devant l'imposant groupe de la Jeunesse Catholique agenouillée à ses pieds et priant avec lui.

Mais la cérémonie solennelle du Jubilé sacerdotal de Pie X devait prendre tout son éclat le lundi 16 novembre. L'effet qu'offrait en ce jour la Basilique tout entière recouverte de ses magnifiques tentures de damas rouge était vraiment féérique. Soixante mille personnes se pressaient dans l'immense temple et plus de vingt mille se virent contraintes de rester sur la place.

A 9 h. 1/2 le Pape descendait de ses appartements et revêtait dans la chapelle Pauline les ornements sacrés. Le cortège se mettait alors en marche, se déroulant à travers la foule qui remplissait les vastes nefs. Il comprenait les divers corps de prélature dans la variété de leurs riches costumes, les garde-nobles et les garde-suisses, 280 archevêques, évêques ou abbés mitrés, 34 cardinaux, enfin S. S. Pie X monté sur la « Sedia gestatoria » entre deux flabelli.

Bien que les acclamations fussent interdites, un long murmure s'élevait de la foule sur laquelle le Pape très ému et les larmes dans les yeux laissait tomber sa bénédiction. Le long du parcours, la garde palatine rendait les honneurs, les trompettes d'argent jouaient et la foule agitait des mouchoirs. Le Pape fut transporté près du maître-autel tandis que la chapelle Sixtine, sous l'habile direction du Maestro Perosi, chantait l'antienne « Tu es Petrus ».

La Messe papale se célébra suivant le rite ordinaire. Après que les cardinaux se furent avancés l'un après l'autre, la cape rouge déroulée dans

sa longueur pour l'acte d'obédience, en s'inclinant devant le Saint Père et lui baisant la main, commença la grande procession de l'« Introit ». En tête, sur une seule ligne horizontale, sept prélats acolytes portaient les flambeaux. Le Pape arriva au pied de l'autel et commença avec les deux cardinaux diacre et sous-diacre, les prières de la Messe. Il alla ensuite s'asseoir sur le trône placé dans le fond de l'abside, sous la chaire de Saint-Pierre. L'Épître, puis l'Évangile furent successivement chantés en latin et en grec. A l'Offertoire eut lieu suivant le rituel ordinaire du moyen-âge la préparation de la matière du sacrifice. A la Consécration, au milieu du silence général des plus impressionnants, s'élevait tout-à-coup la douce mélodie des trompettes d'argent placées dans la coupole. La cérémonie de la Communion fut particulièrement émouvante. Pour communier, en effet, le Pape quitte l'autel et se rend au trône au fond de l'abside. C'est le cardinal diacre qui lui apporte successivement de l'autel le corps et le sang du Christ, en traversant les rangs de l'auguste assemblée.

Après la Messe, le Pape remontait sur la Sedia et le cortège se dirigeait vers l'autel de la Confession. Pie X prenait alors la tiare, symbole de son autorité suprême et donnait la bénédiction solennelle « urbi et orbi ».

La cérémonie se terminait à midi et demi. Le cortège se retirait par la chapelle de la Pietà, tandis que la foule observait à grand peine la discipline du silence — pas de cris, pas d'applaudissements — à laquelle Pie X tient tant.

Les illuminations du soir furent magnifiques. Les clochers des basiliques et des églises, les façades des couvents flamboyaient de lampes électriques. Le spectacle le plus imposant était celui que présentait la place Saint-Pierre où l'immense colonnade et la façade de la Basilique étaient illuminées. Les feux de bengale donnaient un aspect féérique au monument.... Immense fut malgré la pluie, le concours de pieux curieux admirant ce spectacle unique....

Une telle solennité, précédée, accompagnée et suivie de nombreux pèlerinages, devait avoir un joyeux écho dans tout le monde catholique, et de fait, ce même jour, ou le dimanche suivant, le « Te Deum » l'hymne de la reconnaissance, retentissait un peu partout, au milieu des plus affectueuses manifestations de la piété filiale.





Matto-Grosso (Brésil)

De Cuyabá aux rives du Rio Vermelho. Une heureuse excursion.

(Relation du Missionnaire D. J. Balzola).

Nous avons parcouru près de vingt kilomètres quand nous parvenons à la factorerie de la *Correnteza*, actuellement déserte et nous nous arrêtons un peu pour visiter ces lieux témoins de tant de maheurs.

Sur les bords du S. Lourenço — Une splendide plantation de palmiers — La fête de Marie Auxiliatrice! — Un campement abandonné — Nombreux motifs de consolation.

Et maintenant nous voilà devant une forêt très épaisse qui ne contient presque pas de clairières et qu'il nous faut traverser pendant près de 45 kilomètres. Par bonheur, l'an dernier, de mars à la fin de juin, notre guide, l'excellent Louis Esteves, aidé de sa famille et par quelques indiens, y avait tracé et ouvert une route pour y faire passer son chariot. Nous parvenons au bout de 12 kilomètres sur les bords du fleuve S. Lourenço. L'endroit était mal choisi pour y passer la nuit, mais comme l'eau du fleuve était très haute et qu'il nous fallait franchir celui-ci à gué, nous dûmes nous arrêter dans ce labyrinthe grouillant d'insectes de toute sorte, et y attendre l'abaissement de l'eau, ce qui arriva enfin.

Le lendemain matin, veille de la solennité de Notre Dame Auxiliatrice, je célébrai en ce lieu et sous la tente le saint Sacrifice, mais je décidai que le 24 je dirais la messe dans la maison des familles Rodriguez dont 45 kilomètres nous séparaient encore. Comme le passage à gué devait nous demander un certain temps, je calculai que nous ne pourrions pas parvenir ce jour-là à notre but, et je résolus en conséquence

d'envoyer en avant notre compagnon Eminent pour prévenir ces bonnes familles que le lendemain je serais près d'elles, et que je célébrerais dès mon arrivée et quand même il serait tard les saints Mystères.

La traversée du fleuve s'étant heureusement effectuée, nous reprenons notre marche à travers la forêt. Nous sortons pendant quelques instants de cette obscurité, éprouvant cette même impression que l'on ressent à la sortie d'un tunnel; nous nous trouvons sur une éminence d'où la vue découvrait un splendide panorama. C'était une colline assez étendue, toute couverte de magnifiques palmiers, de *cocotiers*, d'*aquassu*, dont le fruit forme la nourriture habituelle des indiens. Comme tout cela était beau! Il me semblait me retrouver sur les gracieuses collines de notre cher Montferrat, et de fait, je laissai échapper cette exclamation: « Quelles belles vignes on pourrait planter ici!... » Hélas! ce lieu enchanteur disparaissait bientôt à nos regards; la forêt nous attendait avec sa triste et dangereuse obscurité. Au moment de nous y enfoncer, nous observâmes un campement qui devait avoir été abandonné depuis peu de temps, et en constatant l'emplacement sur lequel s'étaient dressées les huttes et les tentes, je pus évaluer à une centaine environ le nombre des indiens qui avaient passé par là. C'est en effet une habitude des indiens quand ils arrivent à un point où ils doivent s'arrêter: chaque famille se choisit immédiatement sous un arbre ou près d'un fourré un endroit pour s'y installer. Ils tracent un cercle de plus ou moins grandes dimensions selon le nombre des membres de la famille, et le nettoient le plus proprement possible, surtout au centre où ils établissent le foyer. Ils enfoncent deux ou trois pieux sur lesquels ils étendent, des feuilles de palmier, de cocotier, etc. Les jeunes ont pour occupation d'installer dès le premier moment le *Bahyto*, c'est-à-dire le lieu où doivent se faire les réunions des hommes. Chose bizarre: le *bahyto* doit toujours être construit alors que les indiens ne passeraient qu'une nuit dans un endroit.

J'ai dit tout à l'heure que le campement ne me semblait abandonné que depuis peu de temps; mes compagnons qui me suivaient entendaient en effet les aboiements des chiens, et l'indien

Moraes reconnut le cri des indiens, durant que, ceux-ci traversaient la forêt. Je vous l'avoue, vénéré D. Rua, j'aurais voulu pouvoir les suivre, les rejoindre dans leur nouveau campement qui ne pouvait pas être éloigné, mais je fus retenu par l'impérieux désir que j'avais de célébrer la sainte Messe au jour solennel de la fête de Marie Auxiliatrice et en présence de tant de braves gens qui soupiraient après cet heureux moment.

Nous parvenons enfin à nous dépêtrer de cette forêt que les indiens appellent *Camandode*, et comme nous rencontrons, quelques kilomètres plus loin, un peu d'eau pour nos montures, nous nous décidons à y passer la nuit. C'était la nuit de la grande solennité de Marie Auxiliatrice, notre bonne Mère. Tout naturellement la pensée de tous les Salésiens éparpillés de par le monde, se dirige vers le Sanctuaire du Valdocco et se représente au vif ces splendeurs traditionnelles et l'inmanquable mouvement d'ardente piété. Tout occupé de ces souvenirs, je ne pensais nullement que j'étais couché sous un arbre, dans une immense forêt et au centre d'une tribu sauvage; il me semblait être à l'Oratoire, assistant, le cœur plein de joie, à la belle fête salésienne. Oh! bon Père, ne croyez cependant pas que même en pareilles circonstances le cœur du Missionnaire s'attriste et se lamente sur son sort; non, non, car il sait qu'il accomplit la volonté de Dieu et qu'il acquiert des grâces, des bénédictions plus grandes et plus nombreuses pour le plus grand bien de sa Mission.

Voici enfin l'aurore du 24 mai! Je saute à bas de mon hamac, je fais rassembler nos montures et les enfourchant nous partons. Les douze kilomètres qui nous séparent de *Bôa Vista* (Bellevue) sont bien vite franchis. Les familles Rodriguez nous y attendent. Comment décrire la satisfaction, le bonheur de ces braves gens voyant au milieu d'eux leur Missionnaire! Presque tous en effet me connaissaient, car, il y a quatre ans, ils étaient passés avec leurs chariots par la Colonie du *Sacré Cœur*, venant de *Goyaz* et recherchant l'emplacement convenable où ils pourraient s'établir. C'est l'année dernière que, grâce à Dieu, ils découvrirent *Bôa Vista* où, bien qu'au milieu d'indiens, ils ont su se bien installer et où ils ont confiance dans un avenir prospère.

Dès mon arrivée je me hâtai de préparer l'autel dans l'une des cabanes; je l'ornai avec les couvertures qui me servaient à couvrir ma tente et j'y célébrai le saint Sacrifice. A l'issue de la messe, j'adressai la parole à mes chers hôtes, leur disant qu'ils devaient regarder Marie Auxiliatrice comme la patronne de cet endroit qu'elle a, on peut le dire, choisi elle-même: « Et de fait,

leur disais-je, ce fut le 24 mai 1886, c'est à dire il y a 22 ans passés que dans le voisinage, sur les bords du fleuve *Rio Vermelho*, les féroces Bororos Coroados de ces temps malheureux déposaient leurs armes aux pieds du Capitaine Duarte, commandant la force militaire, qui réussit à les dompter en faisant, ainsi que me le racontèrent plusieurs de ceux qui y avaient assisté, un monceau de leurs arcs et de leurs flèches, atteignant plus d'un mètre de hauteur. Qui ne reconnaît à ce fait que Marie Auxiliatrice s'était dès ce moment constituée la patronne de ces lieux et de ces tribus! Comment expliquer que les deux faits pour moi les plus saillants qui se soient passés en ces endroits, se sont précisément accomplis le vingt-quatre mai? Si le premier est une conquête importante puisqu'il mit fin à tant de luttes et à tant d'effusion de sang entre les sauvages et les civilisés, le second également est un triomphe pour la Religion, car le Dieu de la paix est descendu sacramentellement pour la première fois sur cette terre sauvage et par le ministère d'un fils de D. Bosco, également fils de Marie Auxiliatrice!... Oh! les voies de la Providence sont impénétrables! » Ce sont là les quelques brèves réflexions que je formuais devant ces braves gens qui en furent profondément touchés et qui promirent de redoubler de filiale confiance en la Vierge Auxiliatrice.

Ah! vénéré D. Rua, si je ne craignais pas d'abuser de votre patience et de vous faire perdre un temps précieux, je voudrais vous exposer l'enchaînement de bien d'autres faits dans lesquels j'ai manifestement constaté la main de la Providence et la protection de notre bonne Mère, mais je ne puis le faire en cette relation, car je dois encore vous entretenir de beaucoup de choses.

Ils étaient 122 indiens — Un merveilleux panorama — Un aperçu topographique sur la zone habitée par les Bororôs.

Une fois la messe célébrée et après avoir pris un peu de nourriture, nous nous décidons à franchir les douze kilomètres qui nous séparent de l'établissement de notre guide.

Cette bonne famille eut un double motif pour se réjouir, d'abord parce que son chef étant en retard de plusieurs jours, elle commençait à s'effrayer, et cela n'est que trop naturel pour ceux qui vivent entourés de sauvages, ensuite parce qu'elle le vit arriver, non seulement sain et sauf, mais de plus accompagné d'un missionnaire. C'est ainsi que Marie Auxiliatrice voulut en ce jour même de sa fête donner une joyeuse compensation à ces bons chrétiens si éloignés de toute civilisation. C'est aussi là que j'eus des renseignements précis sur les indiens dont

nous avions la veille observé les traces. Ils s'étaient arrêtés à cet endroit et on avait pu les compter: ils étaient 122, y compris un mort qu'ils emmenaient avec eux. Oh! les pauvres! Comme ils sont scrupuleux dans l'observation de leurs étranges coutumes! Si lorsqu'ils sont en voyage l'un d'entre eux vient à mourir, plutôt que d'enterrer la dépouille sans leurs cérémonies habituelles, ils s'empressent de l'envelopper dans une natte et de l'emporter avec eux. Lorsque le cadavre est dans un état de complète putréfaction par suite de la décomposition, ils nettoient et grattent avec le plus grand soin les ossements qu'ils déposent dans une corbeille tissée à cet effet et enterrent dans le plus prochain cimetière... J'appris encore qu'ils venaient du campement de *Cogueau* (où je comptais me rendre et y trouver un plus grand nombre d'indiens), et que leur intention était d'aller s'établir dans le voisinage du *S. Laurent*. Étant ainsi parvenu à savoir que les indiens de *Cogueau* et de *Tadarimanna* avaient abandonné leurs *aldeas* et qu'ils s'étaient réunis à d'autres dans la peur d'être attaqués par les civilisés, je décidai de me rendre immédiatement près des indiens du *Rio Vermelho*.

Nous partons donc le lendemain matin aussitôt la messe dite et après avoir fait les provisions nécessaires qu'exigeait ce voyage d'au moins trois jours. J'avais hâte de pénétrer dans cette *aldea* que depuis tant de temps je désirais connaître. Le voyage fut très intéressant sous tous rapports, et j'aime à croire, très vénéré Supérieur, vous qui aimez tant cette mission, que vous accepterez de contempler ce petit tableau ci-dessous vous donnant, sinon une idée exacte, du moins un aperçu suffisamment clair de notre champ apostolique.

Il y avait déjà deux heures que nous marchions quand nous arrivâmes sur un plateau d'où l'on pouvait admirer l'horizon le plus étendu de tous côtés. M'arrêtant et désireux de le bien contempler, j'appelai notre guide, véritable cicerone très expérimenté, et voici les renseignements qu'il me fournit.

À l'ouest, à une distance d'une soixantaine de kilomètres, s'apercevait le mont qui se trouve en face du campement de *Kegiari*, et sur la cime duquel en 1897, je plantais une croix qui existe encore. Plus près, c'est-à-dire, à une cinquantaine de kilomètres, est l'emplacement de l'ancienne Colonie Thérèse Christine, et en suivant le cours descendant du *S. Lorenzo*, je vis à une vingtaine de kilomètres le *Correio grande* où résident actuellement de nombreux indiens et parmi eux ou plutôt à leur tête, le bon *Capitaine Frédéric* qui eut le bonheur en 1898 d'être baptisé dans le Sanctuaire même de Marie Auxiliatrice, et que je n'ai pas pu revoir, bien que plusieurs

fois cet excellent chef se soit fait un devoir de me chercher pour s'entretenir avec moi. C'est dans la même direction, mais de l'autre côté du *S. Lorenzo*, dans le *Caité* que se trouve le groupe du *Capitaine Emmanuel Cocco*, que je connais parfaitement bien.

Au sud-ouest à une distance d'environ 150 kilomètres coule le *Rio Itiquiera* que je traversais en 1899, alors que je retournais d'une Mission donnée au *Coxim*. Cet endroit est encore aujourd'hui très fréquenté des Indiens, mais ils n'y ont aucun village ni aucun campement car le climat est très insalubre. J'ai toutefois su que bon nombre d'entre eux se sont réunis dans le voisinage et y résident presque continuellement auprès de plusieurs familles de civilisés....

Au sud s'aperçoivent les chaînes de montagnes où prennent leur source les fleuves *Jorigui* (le *Floriano Peixoto*), *Tadarimanna* et *Cogueau*. Ces trois petits fleuves sont les principaux affluents du *Rio Vermelho*, lequel de son côté est le principal tributaire du *S. Lorenzo*. Le versant opposé de ces montagnes réunit ses différentes rivières dans l'*Araguaya*. C'est encore au sud-est mais à plus de cent kilomètres en ligne droite, la *Colonie de l'Immaculée Conception*, baignée par le *Rio das Garças*.... En se tournant vers l'est, on rencontre mais bien loin là-bas, les *collines de la Transfiguration* où eut lieu l'an dernier et ainsi que l'a écrit D. Malan, notre rencontre avec les indiens du *S. Lorenzo*. On peut dire que de ce point à la *Colonie du Sacré Cœur* la distance est de plus de deux cents kilomètres.

Enfin mon excellent guide m'indiqua au nord-est, le campement du *Pouchereu*, en même temps qu'au nord et au nord-ouest la zone immense des Indiens du *Haut S. Laurent* et du *Pogubbochereu*.

Encore une fois, je ne garantis pas l'exactitude de ces quelques indications sur la zone occupée par les *Boróros*, mais on peut en déduire que le point le plus central de cette même zone est précisément celui où se trouvent les villages et campements du *Rio Vermelho*.

Un campement signalé par sa fumée — Enthousiaste réception — Importante entrevue avec 130 indiens.

Après avoir pendant un certain temps admiré ce splendide panorama, nous nous remettons en route vers le fleuve, mais nous n'avons pour tout chemin que le sentier des indiens; c'est assez vous dire que le trajet fut des plus fatigants. Il nous fallut à plusieurs reprises faire *picada*, c'est à-dire élargir le sentier au moyen de couteaux et de haches. A la tombée de la nuit nous avons parcouru 33 kilomètres et nous approchions du campement de *Noidduguru-uareu*

ou de la *Cachoeira*. Et de fait après avoir encore traversé quelques buissons fort épais, et du haut d'une éminence nous apercevions de la fumée qui sortait du bois; c'était l'indice certain d'un village. Des indiens qui revenaient de la pêche nous aperçurent et se précipitèrent aussitôt vers l'*aldeia* en criant:

— *Braide arregoddu; Padre Giovanni! arregoddu! Les civilisés arrivent; le Père Jean arrive!*

Notre plus grande surprise en entrant dans le campement fut d'entendre le son d'une vieille trompette que quelques jours avant, ces pauvres indiens avaient reçu en cadeau à Cuyabà.

A notre entrée dans le village nous trouvons le capitaine *Candido* qui m'invite à pénétrer dans sa cabane. Lui-même enlève la selle de mon cheval, l'emporte dans la hutte et exécute tous les actes d'hospitalité qu'il a vu pratiquer chez les civilisés. Je le prie d'envoyer quelques uns de ces hommes prendre du bois pour faire du feu et couper des pieux pour construire notre tente, lui disant que mes compagnons et les bêtes de somme arriveraient fort tard dans la nuit. Il se mit aussitôt à donner des ordres à ses soldats ainsi qu'il les appelle.

Pendant ces préparatifs, je parcourus les cabanes et les comptai. Il y en avait quinze, assez bien construites, distribuées en cercle dont l'indispensable *Bahyto*, long de 14 mètres sur 7 de large, formait le centre. Je rencontrai quelques indiens que j'avais jadis connus et qui manifestèrent leur étonnement et aussi leur joie en me revoyant après dix ans et dans un endroit si écarté. — Dans la cabane du capitaine *Barros* je demandais ce qu'ils avaient à m'offrir, du café ou du lait... On se mit à rire et on m'offrit une boisson qu'on était en train de préparer avec du maïs broyé dans un mortier... Il me répugnait d'en boire car en général ce maïs n'est pas seulement fermenté dans l'eau, mais, horreur! il est trituré sous les dents des indiens pour en extraire plus facilement le suc. D'autre part, si je n'en buvais pas, je risquais fort de mécontenter mes hôtes. J'approchai donc le vase de mes lèvres et j'avalai une goutte de leur fameuse liqueur; cela suffit à les satisfaire.

Dès que mes compagnons furent arrivés, tous les hommes les entourèrent, curieux de voir ce que j'avais apporté. Je profitai de ce rassemblement pour faire allumer le feu et installer ma tente, et sans plus tarder, j'expliquai les motifs qui avaient occasionné mon voyage.

Les indiens voulurent connaître les dispositions du Gouvernement et des civilisés à leur égard et surtout de ceux qui avaient massacré leurs compagnons. Bientôt ils élevèrent plus fort la voix disant que les *Bororós* n'avaient tué

aucun des civilisés tandis que ces derniers avaient massacré six des leurs. Je les laissai décharger leur colère et enfin, quand ils parurent un peu plus calmes, je leur dis:

— Le *Capitano Grande* (le Chef de l'État) est très bien disposé pour vous et il vous veut beaucoup de bien. C'est même pour cela qu'il m'envoie afin de rétablir la paix. Que les civilisés vous laissent tranquilles ou sinon il enverra des soldats pour les prendre. Mais en même temps il désire que vous vous comportiez bien et que vous cessiez de persécuter les *braïdes*. Si quelqu'un d'entre vous venait à commettre quelque chose de mauvais, il n'enverra pas de soldats contre tous, mais ils prendront celui qui aura fait le mal.

Tous approuvèrent ces paroles en criant comme ils en ont coutume:

— *Hu! hu! hu!*

— Et maintenant, ajoutai-je, il faut faire appeler le *Capitaine André* afin qu'il se rende ici avec ses compagnons et qu'il promette de ne plus poursuivre les *braïdes* de *Buryty*.

Enfin je terminai ainsi:

— Vous savez aussi que le *Capitano Grande* m'a donné beaucoup de choses pour les distribuer aux *Bororós*; je ferai demain cette distribution. — En attendant, écoutez bien ces derniers mots: — Vous dites que les *Bororós* n'ont pas massacré les *Braïdes*: ce n'est pas vrai, car l'année dernière, ils ont tué le jeune *Melchior Borges* sans aucun motif, tandis que si les *Braïdes* ont mis à mort des *Bororós*, c'est qu'ils y furent contraints, ayant été menacés et poursuivis jour et nuit par ceux-ci.

En m'entendant ainsi parler, les indiens tentèrent de s'excuser en rejetant la faute sur les compagnons du *Baire Joseph* et du *Capitaine André* et en disant: Ceux-là sont mauvais, ils ne veulent pas obéir et rester avec les autres capitaines qui sont bons.

La discussion dura assez longtemps, mais enfin l'accord se fit complet sur tous les points, et ils promirent d'obéir au *Capitano Grande* et de mettre en pratique mes conseils.

Le lendemain 26 je disposai mon autel sous la tente et je fis rassembler tous les indiens du village pour qu'ils assistent à la sainte Messe. Celle-ci terminée, je leur parlai du *Papai Grande*, et évoquant le souvenir de la *Colonie Thérèse Christine* je leur montrais que c'était parce que alors ils n'aimaient pas le *Papai Grande* que le Seigneur les avait retirés de là et les avait envoyés fonder la *Colonie du Sacré Cœur* où les *Bororós* sont meilleurs et où les enfants étaient déjà si bien formés à la civilisation qu'ils étaient allés avec leur musique instrumentale au solennel *Bacururú* de Rio Janeiro! Je répétais à tous

en terminant ce que j'avais dit aux hommes seuls la veille au soir.

Sortant alors de la tente je les fis ranger sur une seule file et je distribuai à tous, les objets que j'avais apportés et qui consistaient en coupons de drap, mouchoirs, hameçons pour la pêche, cordes, fils, miroirs, couteaux, aiguilles, etc. Je comptai les indiens, ils étaient au nombre de 130, mais il en manquait un certain nombre qui n'étaient pas encore de retour de la chasse ou de la pêche. Ce qui me fut un sujet de tristesse, ce fut de voir si peu de jeunes gens. J'en demandai la raison et on me dit qu'ils étaient décédés. Je me rappelle en effet qu'il y a plusieurs années j'entendis parler d'une terrible épidémie dont furent victimes tout particulièrement les enfants.

La distribution faite, et voyant que tous étaient très contents, j'en invitai quelques uns à m'accompagner jusqu'au campement de *Jorigui-paru*.

Rencontre du fameux « Piloto » et du Capitaine « Perigo » — Une petite scène bien curieuse — Entrevue avec 200 autres indiens.

Une distance de 30 kilomètres nous séparait de l'*aldea* situé dans la direction de *Tadarimana*. La route que nous suivions n'était qu'un petit sentier battu seulement par les indiens mais néanmoins le trajet se fit assez rapidement, et vers cinq heures du soir nous étions en face du campement. Comme l'*aldea* se trouvait encore assez loin du fleuve et de l'autre côté, je crus bon de ne pas traverser celui-ci dont la largeur est de plus de 120 mètres et je fis installer les tentes. De mon côté je pris place avec deux indiens dans un petit canot et je me transportai sur l'autre rive d'où je gagnais sans plus tarder le campement. Je fus tout étonné de le trouver si vaste.

J'y comptai vingt-deux cabanes que je parcourus l'une après l'autre. Je n'y trouvai aucune personne que j'eusse connue, mais cependant je rencontrai dans une hutte le fameux *Filoto* de la Colonie Thérèse Christine, le vieil indien borgne d'un oeil, de taille très petite, mais toujours terrible et toujours recherché par les indigènes de l'Araguay. Ceux-ci l'ont condamné à mort parce qu'ils le regardent comme l'auteur de l'assassinat d'un certain Villela et ils veulent à tout prix s'en emparer. Mais s'il est terrible pour les autres il fut très aimable pour nous.

Je lui parlai du but de mon voyage et je lui recommandai de le répéter durant la nuit à ses compagnons et de les inviter à passer le fleuve pour assister à la sainte Messe, leur promettant que je distribuerais à tous de nombreux cadeaux. Il me rappela de son côté les années vécues à la

Colonie, me répéta qu'il me voulait du bien, qu'il avait beaucoup fait pour les missionnaires mais qu'il avait actuellement grand besoin de chemise, caleçons, couverture, couteau, hache, aiguilles, fil, hameçons. Je l'arrêtai car je ne sais trop quand aurait fini l'énumération des objets qu'il désirait! Je lui dis d'exécuter ponctuellement la commission dont je l'avais chargé vis-à-vis de ses compagnons; et pour moi je m'engageais à lui donner toute satisfaction. Pauvre et bon *Piloto*! Quelle nuit il a passé à annoncer partout et à tue tête l'arrivée des missionnaires et à en chanter les éloges!

Dans une autre cabane, je trouvai le fameux Capitaine *Perigo* à qui je fis les mêmes recommandations. Il était vraiment temps que nous nous rencontrions, car, ainsi que je l'ai déjà dit dans une précédente lettre, nous l'avions convoqué, D. Malan et moi, au cours de notre première excursion à la Montagne de la Transfiguration, mais il n'arrivait que le lendemain de notre départ. Dans la seconde excursion que je fis, il ne parvint à l'endroit indiqué que deux jours après la date fixée. Enfin nous pouvions nous voir et nous saluer comme de vieux amis bien que ce fut notre première rencontre.

Le 27 je repassais de bon matin le fleuve et je me rendais à l'*aldea*, Tous étaient déjà prêts pour m'accompagner de l'autre bord où ils devaient « voir le *Papai Grande* et recevoir tant de belles choses » Je tins cependant à ce qu'on leur répâtât mon invitation afin que personne ne manque à la messe, à l'instruction et.. aussi à la distribution des présents. Il n'en était guère besoin et je m'aperçus bien vite qu'on m'avait compris, car on me conduisit près d'une femme malade qui à son grand regret ne pouvait quitter le campement. Je la consolai de mon mieux et je l'assurai que je ne l'oublierais ni dans mes prières ni dans le partage des cadeaux.

Je fus l'acteur d'une scène plutôt curieuse en revenant à notre campement. Le terrain qui séparait celui-ci du fleuve était marécageux et plein de bourbiers. Comme je ne voulais pas prendre de bain, je demandais qu'on voulut bien m'indiquer un sentier plus sec; aussitôt mon brave *Piloto* se met à crier plus fort que les autres et s'offre pour me conduire par un passage qu'il croyait bien meilleur. Hélas! son sentier devint tout de suite impraticable. Je ne saurais, bien cher Père, vous exprimer la confusion du bon indien très mortifié! Il me regarde bien en face et veut à toute force me charger sur ses épaules. Comprenant que je l'indisposerais en refusant son offre, je me décidais à me laisser porter. Mais comme nous étions au milieu d'un bourbier et que *Piloto*, ainsi que je l'ai déjà dit, était petit de taille, je me trouvais avoir moi

aussi les pieds dans l'eau, et même de temps en temps les genoux. Et le chétif, mais toujours joyeux indien de rire et de crier tant qu'il pouvait.

— *Imi burro Padre!..... imi caballo Padre!.... imi tapiru Padre!....* Je suis la bête de somme du Père!... Je suis le cheval du Père!..... je suis le boeuf du Père!....

Et à toute nouvelle exclamation, nouveau rire homérique, nouveau plongeon plus accentué de mes jambes dans le bourbier! Par bonheur le trajet n'était pas long et je pus échapper à un bain complet.

Je disposai l'autel à un endroit que toute l'assistance pouvait apercevoir et je commençai le saint Sacrifice. Quelle magnifique scène, bien digne d'être photographiée, que cette messe célébrée sur le bord d'un fleuve, à l'entrée d'une immense et gigantesque forêt, en présence d'une troupe de sauvages très étonnés mais aussi très respectueux! La messe finie je me tournai vers les Bororós, je les entretins du *Papai Grande* (N. S. Jésus-Christ) et de la *Muga- Grande* (la Très Sainte Vierge), et je leur répétais les mêmes choses que j'avais précédemment dites dans l'autre *aldea*. La cérémonie religieuse terminée, je les fis mettre sur deux rangs et je les comptai. Il y en avait environ 200, y compris quelques rares absents, et c'est avec plaisir que je vis au milieu d'eux une trentaine d'enfants qui, s'il plaît à Dieu, pourront dans peu de temps être élevés dans la religion et la civilisation comme le sont leurs camarades de la Colonie du Sacré Cœur. Tout d'abord je distribuai un coupon d'étoffe aux femmes qui en avaient bien besoin, puis je donnai à chaque indien quelques différents objets qui les rendirent infiniment heureux. Quant à *Piloto*, aux capitaines *Perigo*, *Culá*, *Giuseppe*, *Tuagugo*, je ne leur refusai rien de ce qu'ils me demandèrent; aussi ne voulaient-ils plus me quitter. Comme je leur annonçai que je voulais m'enfoncer plus avant pour visiter le *Cogueau* et l'*Arojari*, dans l'intention d'y trouver un endroit favorable à la fondation d'une autre Colonie, ils me dirent immédiatement qu'il n'en fallait rien faire mais que c'était là, au milieu d'eux que je devais installer ma Colonie parce qu'il y avait du poisson et du gibier en abondance. Je convins qu'ils n'avaient pas tort mais je ne voulus pas renoncer à une visite à l'*Arojari* qu'on m'avait décrit de toute beauté et très propice à un établissement. Je pris donc congé de ces excellents indiens pour retourner à *Tribujau*, c'est-à-dire à la demeure de l'aimable famille du bon Louis Esteves, notre fidèle guide, et nous y arrivions à la tombée de la nuit.

La fête de l'Ascension à Tribujau — Autres Indiens — Une chute malheureuse.

A mon grand étonnement je trouvai à Tribujau 27 indiens qui s'y étaient rendus avec l'espoir de recevoir quelques cadeaux. Nous étions au 27 mai, veille de la solennité de l'Ascension, et je me proposais de passer cette fête dans la joie la plus intime. Je confessai toutes les femmes des diverses familles Rodriguez et quatre jeunes gens qui le lendemain devaient recevoir pour la première fois la Sainte Eucharistie.

Le 28 donc, je célébrai la messe en présence de tous les indiens et j'eus le bonheur de distribuer quatorze communions. Un peu plus tard j'administrai quelques baptêmes, et la fête se passa ainsi dans la plus douce allégresse pour tous. Dans l'après midi du même jour nous arrivaient et augmentaient encore notre joie dix indiens, c'étaient ceux qui ne se trouvaient pas la veille à *Joriqui*. Ils avaient entendu parler de la visite du *Père Jean*, et voulant à tout prix voir le Missionnaire, ils n'avaient pas hésité à faire plus de 35 kilomètres. Pauvres et braves gens! Il y en avait parmi eux deux qui me dirent être les plus vieux de l'*aldea* et ils n'avaient pas voulu manquer cette occasion. Ils nous arrivèrent bien fatigués mais très heureux de m'avoir rejoint et de recevoir en cadeau «tant de si belles et utiles choses qu'ils n'avaient jamais vues».

Je pris congé ce soir même de ces bonnes familles, car je désirais partir le lendemain de très grand matin; je choisis trois indiens jeunes et robustes que j'invitais à m'accompagner dans mon excursion à l'*Arojari*, songeant que nous aurions à marcher dans une direction qui nous était complètement inconnue et par des sentiers où il faudrait nécessairement faire *picada*.

A la prime aube du 29 nous nous mettions en marche vers l'est, Deux de mes indiens nous précédaient avec en mains leur hache et leur couteau pour nous frayer le passage et ils étaient suivis de leur compagnon qui portait leurs arcs et leurs flèches. La chance voulut que nous prissions la même direction qu'avaient suivie les 122 indiens passés la veille; aussi le chemin était déjà mieux ouvert.

La nuit s'avancant, nous campons sur la rive de l'*Arareitari* et le lendemain aussitôt la messe dite, nous traversons le fleuve tandis que le guide ayant aperçu un magnifique cerf l'ajustait et le tuait. C'étaient de bonnes provisions pour les jours suivants.

Mais une grande disgrâce devait bientôt m'atteindre. Chemin faisant nous avions traversé d'autres cours d'eau et le malheur voulut qu'en passant à gué un torrent assez violent, la mule qui portait la caisse contenant l'autel les orne-

ments, le vin et les hosties tomba dans un trou. J'accours immédiatement, je me hâte de retirer la caisse de l'eau. Hélas! il n'avait fallu qu'un seul instant pour que les hosties fussent trempées et conséquemment impropres à servir. Ce fut pour moi le moment le plus triste de tout le voyage, en constatant que je pourrais plus célébrer le saint Sacrifice. Je dus pourtant me résigner, me promettant de suppléer, par de plus fréquentes communions spirituelles, à cette privation de la nourriture eucharistique qui est la plus grande consolation du Missionnaire.

A suivre.



Le voyage des petits Bororós.

AINSI que nous l'annoncions dans les numéros précédents, les petits musiciens de la Colonie du Sacré Cœur ont été, avant leur départ, reçus par S. Exc. le Président de la Confédération Brésilienne à Petropolis et ont participé à une kermesse très réussie, organisée à leur bénéfice dans la ville de S. Paul. Voici quelques détails que nous empruntons au « *Jornal do Commercio* » de Rio Janeiro, du 28 septembre dernier :

« La musique instrumentale des Bororós appartenant aux Colonies indigènes de l'État du Matto Grosso, s'est rendue hier, au palais de Cattete pour y présenter ses hommages à S. Exc. le Président de la République. Les petits Bororós étaient accompagnés de D. Malan, Supérieur de la Mission Salésienne du Matto Grosso, de D. Balzola, de D. Gomes, ses confrères, et du Doct. Da Costa Marques, délégué de l'État à l'Exposition Nationale.

Les missionnaires ont été reçus dans l'ancienne salle de la chapelle par le secrétaire du Président, Doct. Edmondo da Verga qui les a présentés à S. Exc. M. Alfonso Penna.

Après s'être entretenus avec les Salésiens sur l'état de la Mission qu'ils dirigent, M. le Président se dirigea vers la terrasse du palais pour y entendre la sérénade que voulaient lui donner les petits musiciens.

Ceux-ci l'ont accueilli au son de l'hymne national et ont continué le concert en jouant plusieurs morceaux fort goûtés des auditeurs.

Aussitôt après, l'indien Jacques lut une délicate adresse à M. le Président et lui présenta au

nom de ses camarades et des Salésiens quelques objets de leur fabrication et un bel album contenant un certain nombre de photographies de la Mission.

Son Excellence a manifesté sa vive satisfaction et a voulu embrasser le petit Jacques auquel il a posé plusieurs interrogations. Le jeune indien nullement embarrassé lui a donné des réponses promptes et claires, montrant d'une manière parfaite ses rapides progrès comme éducation et instruction ... ».

Nous avons également appris que les petits Musiciens ont eu un grand succès à l'Exposition Nationale; ils se sont fait entendre à plusieurs reprises dans le pavillon réservé à l'exposition de l'État du Matto Grosso, et les applaudissements de l'immense foule accourue pour les entendre ont prouvé combien était sympathique et même habile la jeune et originale fanfare.

Le 7 octobre, D. Malan donnait dans la grande salle de l'Institut Géographique de Rio Janeiro, en présence des plus hauts personnages de la République et d'une assemblée d'élite, une Conférence illustrée par des projections lumineuses, sur nos Missions du Matto Grosso, et les petits Bororós voulurent bien faire entendre quelques uns des plus beaux morceaux de leur programme. A l'issue de la Conférence très attentivement écoutée et au milieu des applaudissements les plus nourris, D. Malan recevait le diplôme de *Membre correspondant* de l'Institut Géographique. Que l'aimé Supérieur nous permette ici de lui offrir, avec nos sincères condoléances pour les deuils qui ont affligé son cœur de père, nos félicitations les plus cordiales pour cette distinction justement méritée.

Entre toutes les manifestations d'affection qui furent offertes au sympathique groupe des petits Bororós, lors de leur voyage à travers le Brésil, il faut, je crois, signaler en première ligne la grande kermesse qui à S. Paul fut organisée à leur bénéfice dans le *Jardin da Luz*. Cette splendide fête parfaitement réussie, s'ouvrit le samedi soir 10 octobre avec l'intervention de S. G. Mgr l'archevêque, Président honoraire, et de S. Exc. le Président de l'État de S. Paolo, et se prolongea jusqu'au mercredi suivant.

Le dimanche, et bien que le temps ne fut pas très favorable, l'affluence fut énorme. M. le Président de l'État tint à ouvrir lui-même la kermesse et à visiter avec sa famille les différents pavillons et kiosques de vente installés tout autour du lac central. L'arrivée de S. Excellence

fut saluée par le chant de l'hymne national exécuté par les petits Bororós et suivi d'un splendide concert auquel prirent part quatre autres musiques instrumentales.

Le lundi et par un temps magnifique, la foule fut immense pour suivre les courses d'automobiles réservées aux enfants, les représentations théâtrales, les séances de cinématographe, entendre les différents concerts et admirer la grande illumination électrique du jardin. — Même affluence, sinon plus grande, le mardi et mercredi, aux courses variées pour enfants, aux sérénades données sur le lac et aux gaies représentations de *João Minhoca* (sorte de Guignol brésilien).

En résumé, l'on peut dire que toute cette belle cité tint à témoigner de la manière la plus sympathique et la plus généreuse les liens d'affection qui l'unissent tout naturellement à ses connationaux les enfants de la forêt, mais en même temps elle voulut manifester son admiration reconnaissante pour ceux qui vivent au milieu de ces derniers, les dévoués Missionnaires Salésiens du Matto Grosso.....

Nous nous empressons d'offrir nos religieux remerciements à tous les membres de l'infatigable Comité, promoteur de ces inoubliables journées de fêtes, et tout spécialement à son Président, Mgr Francesco da Paola Rodriguez...

— Le dernier dimanche d'octobre était le jour qui avait été fixé pour le départ des petits Bororós, mais il devait laisser un profond souvenir dans l'esprit et le cœur de plusieurs de ces chers indiens. C'est qu'en effet deux d'entre eux, les jeunes Vite François et Marc recevaient dans notre église du Sacré Cœur à S. Paul et au milieu d'une foule immense, le sacrement de Baptême, selon le rite prescrit pour les adultes. De hauts personnages, parmi lesquels le Président de la République lui-même, représenté par le Sénateur Duarte de Azevedo, avaient bien voulu accepter d'être parrains. La cérémonie très émouvante se termina par le chant solennel du *Te Deum*. Le soir même nos chers petits Bororós disaient adieu à S. Paolo et reprenaient la route vers les Colonies.

Bibliographie

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

ÉTUDES — 5 décembre 1908: Le Cœur maternel de Marie, *Jean Bainvel* — Le Centenaire de la fondation de l'Université (1808-1908), *Paul Dudon* — L'histoire comparée des religions. — Comment elle se fait et se défait, *Frédéric Bouvier* — La Constitution « Sapiienti consilio » de Pie X et la réorganisation de la curie romaine, *Lucien Choupin* — Luis Coloma et ses « babilles », *Pierre Lhande* — Correspondance. Lettre-Réponse, *J. Turmel, Eugène Portalié* — Bulletin biblique. — Nouveau Testament, *Jean Calès* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 décembre 1908: Lettre de S. Ém. le cardinal Merry del Val au Directeur des « Études » — La connaissance de foi, *Jules Le Breton* — La Justice révolutionnaire, *Pierre Bliard* — Saint Thomas, psychologue, *Xavier Moisan* — Deux romans. — « Le Maître de la Terre » — « L'Île des pingouins », *Pierre Suau* — Notes italiennes, *L. Chervoillot* — Publication sur l'histoire de la Compagnie de Jésus, *Joseph Brucker* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine — Table du tome 117 — Tables de l'année 1908.

— Notre Emmanuel, ou Jésus connu, aimé, honoré dans la Sainte Eucharistie. Ce livre intéressant est destiné à porter la lumière dans plus d'une âme et à attirer au divin Maître les privilégiés de son cœur, tout particulièrement les enfants. — Prix 1 fr. 70, franco. — Adresser les demandes à l'auteur Camille Pourmarin à Notre Dame du-Laus (Hautes Alpes).

— *Serai-je Prêtre?* Instructions sur la Vocation Sacerdotale, in-32. Prix 0 fr. 60. — Voilà un petit livre auquel nous osons prédire un gros succès. Parmi les préoccupations les plus graves de NN. SS. les évêques de France, à l'heure actuelle, se place au premier rang la question du repeuplement de nos séminaires. L'auteur a voulu apporter sa contribution à cette œuvre importante et pressante, et il a composé un petit livre simple, clair, vivant, pour éveiller dans les âmes d'enfants le germe béni de la vocation sacerdotale. Selon une méthode qui lui est chère, il a mêlé à ses conseils des traits bien choisis recueillis surtout dans les biographies modernes de nos grands évêques, des missionnaires et des saints prêtres de ce siècle. Nous conseillons de mettre ce petit livre entre les mains des enfants de nos patronages et de nos écoles catholiques : il leur fera certainement beaucoup de bien.

Le même ouvrage, édition de propagande (128 p., prix 0,30), ne se vend que par 10 exemplaires au moins.

Conditions de vente: 10 ex. (à Paris, P. Lethiel-leux, éditeur, 10, rue Cassette), 2 fr. 50 - franco. 2 fr. 85. — 25 ex. 5 fr. 35 — franco 6 fr. 15. — 50 ex. 10 fr. 00 — franco 11 fr. 15.

L'auteur enverra volontiers un exemplaire de son ouvrage à ceux de ses confrères qui voudraient le mettre entre les mains d'enfants à qui il pourrait être profitable.

Adresser les commandes à Monsieur l'abbé Millet, vicaire général à l'Évêché d'Oran (Algérie).



lignes pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice et la remercier d'une grande faveur qu'elle m'a obtenue. Je vous envoie la somme de cinq francs dont trois seront pour célébrer une Messe en l'honneur de la bonne Madone et deux pour vos orphelins de qui je sollicite une neuvaine de prières. Je vous demande aussi d'insérer ces quelques paroles dans le *Bulletin Salésien*, et ainsi j'ajouterais mon humble témoignage à tant d'autres qui proclament la puissance de l' Auxiliatrice des Chrétiens.

Isserteaux, 22 novembre 1908.

E. G-F.

*
**

Merci à Notre Dame Auxiliatrice pour une faveur signalée qu'elle vient de m'obtenir. Grâces lui soient rendues! Je vous envoie dix francs pour la célébration de deux Messes en son honneur. J'ai aussi promis à cette bonne Mère de faire insérer cette faveur dans le *Bulletin Salésien*.

Smyrne, 10 octobre 1908.

L.

*
**

Profonde reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour les nombreuses grâces qu'Elle nous a accordées durant l'année qui s'écoule, entre autres, une concernant un grave événement évité et une autre grâce obtenue pour laquelle nous lui témoignons notre vive gratitude.

Haute Savoie, 24 novembre 1908,

ANONYME.

*
**

Nous remercions Notre Dame Auxiliatrice de nous avoir accordé le succès d'un procès et nous lui recommandons nos chers petits enfants. Ci-joint un mandat-poste de quinze francs avec prière de faire insérer cette grâce dans votre prochain *Bulletin*.

Ile Maurice, 7 octobre 1908.

L. S.

*
**

Une jeune fille bien éprouvée remercie de tout son cœur la Très Sainte Vierge d'une grâce obtenue et elle s'engage, si Marie lui continue ses faveurs, à faire célébrer tous les ans à son intention une Messe dans son Sanctuaire de Turin. Ci-joint un mandat-poste de deux francs.

Lille, 18 novembre 1908.

A. N.

*
**

C'est le cœur plein de joie que je viens m'acquitter de la promesse que j'ai faite de faire insérer dans le *Bulletin Salésien* l'ex-

pression de notre gratitude envers Marie Auxiliatrice. Depuis longtemps nous sollicitons une grâce temporelle très importante. Nous sommes aujourd'hui heureux d'affirmer que la bonne Madone a réalisé nos vœux et comblé nos désirs. Nous avons déjà obtenu bien des faveurs par son intercession, mais celle qu'Elle vient de nous accorder a dépassé toutes nos espérances. Aussi, le cœur ému et reconnaissant, nous vous envoyons ci-joint la somme de cinquante francs en actions de grâces. Merci à Notre Dame Auxiliatrice et à son fidèle serviteur, le Vénérable Dom Bosco!

Saint-Barthélémy, 20 décembre 1908.

Une famille reconnaissante.

*
**

Merci, ô ma bonne Mère, de la grâce que vous m'avez accordée! Je voudrais pouvoir inviter tout le peuple chrétien à recourir avec une entière confiance à votre maternelle bonté. Depuis plusieurs mois il m'était impossible de m'occuper de mes enfants par suite de violents malaises qui m'accablaient continuellement, et à peine me suis-je adressée à la Madone de D. Bosco que j'ai ressenti un mieux notable et je suis aujourd'hui complètement guérie. Reconnaisante envers la Très-Sainte Vierge, j'envoie la somme de cinq francs pour les orphelins de l'Oratoire.

O vous tous qui éprouvez des difficultés dans la vie, n'hésitez pas à recourir à Celle qui jouit d'un si grand pouvoir près de son Divin Fils.

Cogne, 14 décembre 1908.

V. R.

*
**

Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice en vous envoyant la somme de vingt francs pour plusieurs messes d'actions de grâces à célébrer à l'autel de la Madone en reconnaissance de plusieurs faveurs obtenues et demande de prières.

Bruille, 12 décembre 1908.

M. D.

*
**

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice une offrande de cent francs, si j'obtenais une grâce que je lui demandais. J'ai été exaucée et je viens accomplir ma promesse, demandant à cette bonne Mère de nous protéger encore dans les ennuis que nous avons dans ce moment.

Brézé, novembre 1908.

E.

*
**

J'avais mis sous la protection de Notre Dame Auxiliatrice un procès assez ennuyeux

qu'on nous avait intenté injustement, avec promesse d'envoyer vingt francs pour les Œuvres Salésiennes, si cette bonne Mère nous accordait la grâce de le gagner. Nous avons été exaucés au-delà de toutes espérances, et c'est de tout mon cœur que je la remercie et que je tiens ma promesse.

Je mets encore sous sa protection une grande grâce que je sollicite, avec promesse d'une autre petite offrande dès que je serai exaucée.

Je prie cette bonne Mère de me garder toujours, moi et mes enfants, sous sa puissante protection.

X*, décembre 1908.

M. G. L.

* *

Me trouvant au service militaire j'ai eu à constater plusieurs fois la réelle protection de la Vierge de D. Bosco. Dans deux cas tout particulièrement je lui promis de faire insérer ces faveurs sur son *Bulletin* si j'étais exaucé. Et il en a été ainsi..... Bien qu'un peu tard, je viens accomplir ma promesse. Reconnaisance à Notre Dame Auxiliatrice et à Saint Joseph !...

Aix (Provence) janvier 1909.

C. I.

*
* *

Gloire, amour, reconnaissance à notre bonne Mère invoquée sous les vocables d'Auxiliatrice, N. D. de Lourdes et Immaculée pour m'avoir obtenu, le 8 décembre, après promesse d'insertion, une bonne issue dans une affaire délicate et importante. On recommande encore différentes intentions.

Belgique, décembre 1908.

Une Coopératrice.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Ariège — Anonyme: 5 fr, en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Barcelonnette — A.: 5 fr, en actions de grâces pour une guérison.

Belgique — Anonyme: 5 fr, pour grâces obtenues et demande de protection.

Belgique — M. T.: 10 fr, en reconnaissance d'une guérison obtenue.

Bourg — P. G. 10 fr, en action de grâces à Notre Dame Auxiliatrice.

Chartres. — N. B.: 10 fr, pour grâce obtenue de Marie Auxiliatrice.

Doullens — C. : 20 fr, Reconnaisance à la T. S. Vierge.

Hennebont — L. P. : 10 fr, en action de grâce.

Herve — Vve. H.: Merci à N. D. A. pour réussite dans la location d'une maison et bonne reprise d'affaires.

La Saussaye — E. M. : 2 fr, pour une grâce obtenue.

Lyon — Anonyme: 200 fr, en remerciements à Notre Dame Auxiliatrice.

Montivillier — Anonyme: 5 fr. pour une grâce reçue.

Nice — L. G.: 10 fr, en reconnaissance à Marie Auxiliatrice.

Ouchak (Turquie) — Th. d'I: 20 fr, en reconnaissance à N. D. A. pour plusieurs grâces reçues.

Oullins — A; M.: 2 fr, pour une guérison.

Paris — S. de S. L.: 20 fr. en reconnaissance de la protection accordée à des enfants.

Paris — M. R.: 10 fr, en reconnaissance de faveurs obtenues.

Paris — G. G.: 5 fr, en reconnaissance de plusieurs grâces.

Pleugriffet — M. L. M.: 5 fr, pour une messe d'actions de grâces à Marie Auxiliatrice.

Reims — E. L.: 5 fr, en remerciements pour deux heureuses naissances.

Rouen — M. F. : 5 fr, en reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une grâce recue.

Rouen — L. M. : 20 fr, en reconnaissance de plusieurs grâces temporelles.

Sartène — V. F. C. : 20 fr, pour plusieurs grâces temporelles obtenues.

S. Georges-Villeneuve — L. O.: 3 fr, en remerciements à Marie Auxiliatrice.

S. Julien-Arbod — L. A. : 10 fr, en reconnaissance du succès d'un examen.

Segré — Anonyme: 2 fr, en action de grâce à Notre Dame Auxiliatrice.

Sainte Marie (Canada) — A. P. : A. 2 dollars pour succès d'entreprise.

Tonneins — Ch^{me}. R.: 20 fr, en reconnaissance d'une grâce temporelle obtenue de N. D. A. et du Vénérable D. Bosco. — 5 fr, pour une messe d'actions de grâces.

Valence — Mme de M.: 2 fr. pour une Messe d'actions de grâces.

Vallournanche — R. O. : 30 fr, pour grâce reçue.

Villegenon — Bnne de B. S.: 30 fr. en remerciements à Notre Dame Auxiliatrice.

Waterloo — Anonyme: 1 fr, pour protection accordée à deux personnes.

X — Mlle X.: 5 fr, en remerciements pour une grâce accordée.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

ROME — Le Supérieur Général de la Pieuse Société Salésienne reçu en audience solennelle par S. S. Pie X. — Nos bienveillants lecteurs se rappellent que le 29 novembre dernier avait lieu la solennelle consécration de l'église Notre Dame Libératrice, église que toute la Famille Salésienne se faisait un devoir filial d'offrir à Pie X à l'occasion de son Jubilé Sacerdotal. Nous avons décrit dans le *Bulletin* de janvier les belles fêtes qui eurent lieu en cette circonstance, comme aussi à l'occasion de la bénédiction du nouveau Patronage du Testaccio. Notre vénéré Supérieur devait ce jour même être reçu par le Saint Père et lui offrir cette nouvelle église avec les vœux les plus filials de la Pieuse Société salésienne, mais par suite d'un léger malaise occasionné à Pie X par les excessives fatigues de nombreuses audiences, la visite dut être remise au 10 décembre, dans la matinée.

Tout heureux de ce grand bonheur, Dom Rua pénétrait à 10 h. 30 dans les salles du Vatican, et inexprimable fut son émotion en se voyant dès 10 h. 45 introduit près du Saint Père.

L'entretien privé de Sa Sainteté avec notre bien-aimé Supérieur Général dura un peu plus de vingt minutes; après quoi Pie X daigna admettre en son auguste présence et au baisement de sa main le Rév. D. J. Bertello, Membre du Chapitre Supérieur et Conseiller Professionnel de notre Pieuse Société, D. Marengo, Procureur Général, le professeur D. Francesia, les Inspecteurs D. Barberis, D. Conelli, D. Rota, et le nouveau curé de N. D. Libératrice, D. C. Gatti.

Encore tout ému de l'accueil paternel que venait de lui faire le Vicaire de Jésus Christ, D. Rua lui présenta ses chers confrères, et pour tous le Pape eut une parole cordiale, aimable et tendrement affectueuse.

D. Francesia lut une courte adresse dans laquelle il affirmait que les Salésiens pouvaient être les derniers en raison de leur existence récente, mais non, si l'on regarde leur attachement au S. Siège, et qu'ils sollicitaient du Vicaire de J. C. d'agréer en souvenir de son Jubilé leur humble offrande de l'église dédiée à N. D. Libératrice.

Sa Sainteté répondit par quelques mots, remerciant et béniissant toute la Famille Salésienne, puis, parlant de la nouvelle église et du quartier du Testaccio, le Pape ajouta :

« Ce quartier est un de ceux qui réclament les soins les plus attentifs pour maintenir les fidèles dans la pratique de la religion et pour en appeler un plus grand nombre à la foi chrétienne ». Se tournant alors vers le nouveau curé : « Votre œuvre, lui dit-il, sera ardue; vous serez combattu par beaucoup d'ennemis, mais ne vous découragez pas, *Estote fortes in bello*: Si vous

persévérez dans l'œuvre, comme j'en ai la certitude, que me confirme encore l'action accomplie jusqu'ici par mes très chers fils, enfants du Vénérable D. Bosco, les fruits que vous en retirerez seront abondants et rémunérateurs, car sur cette terre vous verrez de nombreuses personnes accourir vers la maison de Dieu, et là-haut, dans le ciel le Seigneur saura avec usure récompenser vos travaux... »

À cette même réception avaient été également admises la Révérende Supérieure Générale des Filles de Marie Auxiliatrice, Sœur Daghero, l'Assistante Générale, Sœur Coppa, la Visitatrice de la Province Romaine, Sœur Giustiniani, et une autre Religieuse du même Institut. Sa Sainteté eut pour toutes leurs œuvres les paroles les plus réconfortantes.

Cette audience collective se prolongea, elle aussi, durant plus de vingt minutes, et en y mettant fin, le T. S. Père invoqua d'une manière toute spéciale la Bénédiction Apostolique sur toutes les personnes présentes, sur la Famille Salésienne, sur les Filles de Marie Auxiliatrice, sur toutes les Œuvres des deux Instituts ainsi que sur tous les Coopérateurs et toutes les Coopératrices.

En communiquant à nos lecteurs ces détails tout intimes qui nous donnent une nouvelle preuve de la bienveillance que nourrit pour l'Œuvre de D. Bosco, le T. S. Père Pie X, glorieusement régnant, nous ne pouvons nous défendre de renouveler au Souverain Pontife, et au nom de tous, l'assurance que les Fils, les enfants, et les admirateurs du Vénérable D. Bosco conserveront toujours dans leur cœur, l'amour le plus profond et la dévotion la plus tendre pour l'Auguste Vicaire de Jésus-Christ.

MALTEBRUGGE-LES-GAND (Belgique). — **La Fête de Saint Nicolas.** — Le six décembre, grande liesse à l'Orphelinat S. Joseph. En voici la raison. En Belgique la fête de S. Nicolas est la fête des enfants; aussi est-elle attendue avec impatience. Toute la marmaille des maisonnées, depuis le garçon de treize ans jusqu'au bébé qui apprend à marcher, met sur une table ou sur une chaise, une serviette, un sabot ou un plat, sans oublier le foin... destiné à la monture du Saint, car dit la chanson:

Le saint sans son âne
Ne va jamais loin.

Pendant la nuit, ces objets se remplissent de bonbons, de jouets et d'une foule de choses très agréables dont la vue jette leurs heureux possesseurs dans une sorte de ravissement.

Dans notre maison, Saint Nicolas a voulu venir lui-même tout seul à pied opérer sa distribution la veille dans les études et ateliers, mais, le six au soir, monté sur un âne prêt par une aimable bien-

faitrice, il traversa gravement la salle des fêtes en jetant des bonbons à pleines mains sur les enfants alurés. Ici, fi des verges que Nicodème, le fidèle serviteur du saint, apporte d'habitude aux enfants méchants !

En ce même jour aussi, les Dames du Vestiaire remplissant le rôle de bonnes mamans, ont tenu à servir elles mêmes à nos élèves un succulent goûter qu'elles avaient, disaient-elles très délicatement, reçu du grand évêque de Myre. C'est alors que l'un des plus petits, un peu ému de paraître en public, a lu une petite adresse d'où nous extrayons ce qui peut intéresser les lecteurs du *Bulletin* sur l'institution des Dames du Vestiaire gantois.

« Jadis, comme on lit dans les histoires passées, après plusieurs essais infructueux, une dame inspirée de Dieu et encouragée par notre Directeur réunit chez elle cinq ou six personnes. Mais, soit que Dieu voulut les éprouver, soit que le démon chercha à entraver le bien qu'il prévoyait, une maladie, pire que celle dont parle la Fontaine, fit tomber cette petite association. Il fallut rebâtir et rebâtir solidement. Un local fut vite trouvé. Ce furent, Mesdames, les zélées Religieuses du T. S. Sacrement qui vous reçurent à bras ouverts et de grand cœur. Qu'elles en soient remerciées ! Comme la boule de neige roulée par le vent se grossit sans cesse, ainsi le nombre des vaillantes de la première heure s'accrut, et vous voici approchant de la trentaine. Ce nombre sera-t-il dépassé ? nous l'espérons ; il paraît que tous les quinze jours une nouvelle recrue vient donner son nom. Quel bonheur ! Rappelez-vous, Mesdames, que nous sommes 120 enfants et que chacun voudrait avoir sa maman. Quatre pour une famille, n'est ce pas beaucoup, je vous le demande ? L'on m'a raconté que tous les jeudis, vers deux heures de l'après-midi les passants s'arrêtent émus pour examiner des dames qui se dirigent rapides comme les anges, vers l'Établissement de Poortakker et parmi elles une aveugle guidée par les yeux de la foi et de l'amour divin. Après la prière commune commence en faveur des enfants le travail que la Sainte Vierge faisait à Nazareth pour l'Enfant Jésus, faut-il ajouter un mot de celles qui continuent au logis l'ouvrage inachevé, de celles surtout qui obscurément chaque jour tricotent en particulier les bas des orphelins ? Au nom de mes camarades, je leur dis merci. Nous sommes jeunes, Mesdames ; nous avons dans les veines du sang ardent et malheureusement notre fougue juvénile se trahit par des déchirures à faire crier les pieuses tricoteuses. Pardonnez-nous, chères bienfaitrices ; nos maîtres nous disent que l'essentiel est de ne pas faire d'accrocs à notre âme en offensant le bon Dieu.

« Vous me permettez de taire vos noms. La véritable charité est sans ostentation : semblable à la douce rosée du soleil, elle tombe sans bruit. Mais je ne puis m'empêcher de nommer Madame la Comtesse Paul de Hemptinne, votre Présidente d'honneur qui si souvent et avec tant de délicatesse a tendu la main pour nous, Madame la Trésorière en ce moment gravement malade et pour qui nous prions avec la plus grande ferveur.

« Dom Bosco, en 1849, institua à Turin un Co-

mité de Dames Patronesses de ses nombreuses œuvres, mais celle surtout qui fut votre modèle, c'est Maman Marguerite Bosco, sa sainte mère. Voici ce que dit d'elle une chronique déjà ancienne : En elle resplendissaient les vertus d'une vraie mère le bon esprit, beaucoup de simplicité, de patience et de charité. Elle était admirable par sa vie toute sacrifiée à l'œuvre de son fils. On l'appelaient inaman et elle en remplissait complètement l'office. C'était une joie intime pour elle de voir les orphelins bien habillés traverser, en jasant comme des pinsons, les rues de la ville de Turin. N'est ce pas, Madames, l'image, le portrait de chacune d'entre vous ? »

Après ces mots exprimant aussi bien que possible leur reconnaissance filiale, nos enfants ont offert à leurs chères Bienfaitrices une séance musico-dramatique où si le jeu des artistes laissa quelque peu à désirer, il y eut la bonne volonté, le désir de faire plaisir aux dévouées spectatrices et de leur rendre agréable le temps si court, hélas ! qu'elles passèrent le soir de la S. Nicolas au milieu de leurs enfants d'adoption.....

MELLES-LEZ-TOURNAI (Belgique). — Oratoire Saint-Paul. — *« S'il est une œuvre intéressante à notre époque surtout, c'est, soyez-en bien convaincus, l'œuvre des Vocations Tardives. »*

Donnez à ces lignes, pieux lecteur, l'attention soutenue qu'en mérite la lecture, et s'il vous arrive, ce que plaise à Dieu, de ressentir à la fin une de ces impulsions merveilleuses, habituelles, du reste, à votre cœur, oh ! alors, et sans tarder faites-nous savoir la vivacité de votre zèle et sa fidélité aux inspirations du Dieu-Charité.

Nous vous avons, maintes fois, entretenu de cette partie si digne d'intérêt des Œuvres salésiennes, de la louange vivante, pour ainsi dire, dans toutes ses variations du Vénérable Dom Bosco. Elle va, dans plusieurs parties du monde déjà, perpétuant le souvenir de notre vénéré Fondateur et, à l'égal de toute autre, apporte un appoint à la gloire extérieure de Dieu. D. Bosco n'était pas un simple philanthrope ; l'amour du prochain ne peut être véritable, chrétien, que s'il est basé sur l'amour de Dieu qu'il reflète ensuite, et on peut dire du chrétien que plus il aime le prochain plus il aime son Dieu. Or D. Bosco est un de ceux qui ont le plus excellé en cette vertu. Un prince de l'Église, l'illustre cardinal Alimonda, est venu l'affirmer du haut de la chaire de vérité. Résumant son discours, le panégyrique ou la psychologie du grand éducateur, il a résumé en même temps, si l'on peut ainsi dire, son héros dans ces éloquentes paroles : *« L'union avec Dieu »*. Personne aujourd'hui plus que jamais, personne ne doute du caractère providentiel de la mission du grand éducateur. Cette mission, continuée par les Fils de Dom Bosco, s'impose à l'admiration, et cette admiration ne peut que venir alimenter la piété en nous.

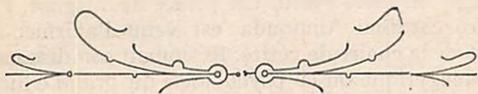
Dieu veuille que ce sentiment fécond dilate aujourd'hui encore votre cœur à vous qui me lisez, et daigne la Providence nous envoyer, par votre charité, la rosée de nouveaux bienfaits.

L'Oratoire S. Paul de Melles-lez-Tournai est en pleine activité. Marie Immaculée l'a béni, par

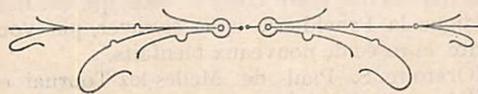
les mains salésiennes, le jour même de sa fête. La mauvaise saison, l'intempérie même de cette journée du 8 décembre, n'ont retenu que peu d'invités à leur foyer. Plus d'une présence et plus d'une bouche nous ont dit que l'Œuvre devait nécessairement s'étendre davantage, et plus d'un cœur a promis des prières pour les progrès souhaités. La protection de la Vierge Auxiliatrice et de son Divin Fils est visible; nous voulons aller de l'avant, nous désirons voir s'accroître encore le nombre toujours restreint de nos fils de Marie et des petits enfants confiés aussi à notre garde. Une seule chose nous attriste et nous retient, qui parfois empêche ou retarde une réponse favorable à des demandes d'admission, la question pécuniaire. Les travaux d'agrandissement, les réparations urgentes, l'aménagement de la nouvelle maison, nous ont mis dans l'embarras et nous ont même rendu plus exigeants pour les acceptations.

Ne gardez pas cette confiance pour vous, ami lecteur; d'ailleurs ce n'est pas une confiance! nous voudrions que vous fissiez part de notre situation aux personnes charitables de votre propre connaissance. Nous livrons ce détail, cette nouvelle à la « publicité du *Bulletin Salésien* », parce qu'il est pénible à notre zèle de religieux et de prêtres de voir à nos côtés, dans le monde, des âmes que le Seigneur appelle au service de ses autels et que, seule, la difficulté pécuniaire retient loin de nous et loin des degrés du Sanctuaire.

Vous avez compris, pieux lecteur il n'y a point à en douter. L'ardeur de votre Foi vous a dit que venir en aide à l'Œuvre salésienne de Melles, c'est vouloir contribuer efficacement à la gloire extérieure de Dieu, accroître le nombre des prêtres du Christ, et par ceux-ci, de la sorte sauver des âmes. N'écoutez que votre cœur, il est plein de charité et de foi; il nous viendra en aide et nous vous assurerons pour toujours, de la part de tous les nôtres et de notre côté personnel, le concours de la prière à vos intentions près de Marie Auxiliatrice et du Cœur de Jésus.

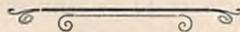


REMARQUE IMPORTANTE. — Pour obvier à certains inconvénients, nous prions instamment nos lecteurs d'adresser leur correspondance relative à la Pieuse Union des Coopérateurs ou au Bulletin, soit à D. Rua, Supérieur Général, soit à la Direction du Bulletin, 32, Via Cottolengo, Turin.



Vie du Serviteur de Dieu DOMINIQUE SAVIO

Élève du Vénérable Dom Bosco.



Lannée qui vient à peine de se terminer ramenait le cinquantième anniversaire de la mort du jeune Dominique Savio, et les multiples Oratoires Salésiens prirent occasion de cette date du 9 mars 1857 pour commémorer dignement la mémoire du pieux élève de Dom Bosco et en même temps pour insuffler davantage dans le cœur des milliers d'enfants qui y sont recueillis, l'amour de la piété, de la vertu et du travail.

C'est aussi à cette occasion que fut publié en langue italienne un élégant volume reproduisant dans une première partie le récit bien simple mais si touchant de la vie et des vertus de Dominique Savio, récit sorti bien plutôt du cœur que de la plume de Dom Bosco, et adressé à tous ses chers enfants. On a, dans une seconde partie, recueilli de nombreux documents et témoignages qui attestent éloquemment les héroïques vertus et le renom de sainteté du jeune Savio.

Nous aimons à penser que les amis du Bulletin qui ont lu avec tant d'intérêt la « Vie de Maman Marguerite Bosco », prendront encore plaisir à parcourir ces chapitres écrits par notre Vénérable Père et Fondateur sur le jeune Serviteur de Dieu, et à en retirer un ample profit pour eux et la jeunesse chrétienne dont ils ont un si grand souci.

Nous rappelons que le samedi 4 avril 1908, dans une des salles du Palais Archiépiscopal de Turin et sur l'ordre de S. Ém. le cardinal Augustin Richelmy, archevêque de cette ville, se commençait le Procès Ordinaire d'information touchant la vie, les vertus et le renom de sainteté pour la cause de Béatification et de Canonisation du Serviteur de Dieu Dominique Savio, élève de l'Oratoire Salésien de Turin.

Déclaration. — Avant de reproduire l'avant-propos par lequel Dom Bosco explique à ses enfants les raisons qui l'ont engagé à écrire la vie de son cher Savio, et pour obéir au décret du Souverain Pontife Urbain VIII de vénérée mémoire, nous déclarons que sur tous les faits surnaturels rapportés dans ces pages, nous n'entendons donner d'autre valeur que celle de l'Autorité humaine, jusqu'à ce que le Saint-Siège ne les aura sanctionnés par son *Infailible Autorité*..

AVANT-PROPOS.

Très chers enfants,

Vous m'avez souvent demandé, pour votre édification, de connaître dans ses plus intimes détails la vie de votre camarade Dominique Savio. Je m'efforce de répondre à votre pieux désir en vous la donnant écrite avec la brièveté

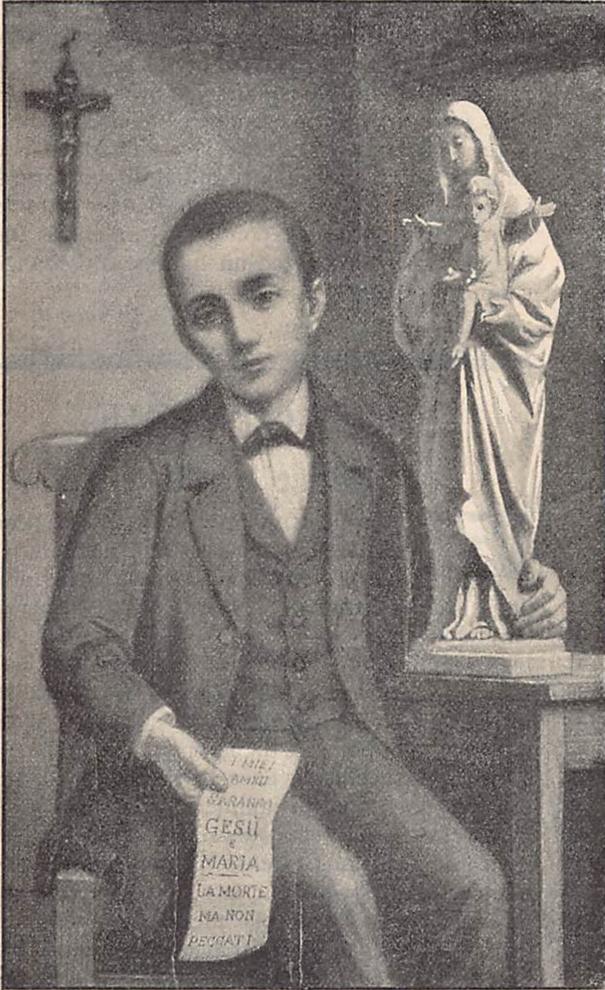
en m'en tenant au devoir d'historien qui est de dire la vérité sans regarder aux personnes, et en mettant une scrupuleuse attention à ne rapporter que ce qui a été vu de vous et de moi, et dont je conserve presque toutes les relations écrites et signées de votre main.

Vous demanderez, peut-être, pourquoi je n'écris pas la vie de quelques autres jeunes gens ayant laissé parmi nous la réputation d'une vertu sans tache, tels, par exemple, que Gabriel Fascio Louis Rua, Camille Gavio, Jean Massaglia, etc. Je répondrai que leurs actions ont été moins connues, moins remarquables, moins merveilleuses que celles de Savio. Mais si Dieu m'accorde la santé et la grâce, je me propose de publier un jour ce que je pourrai recueillir sur ces enfants qui furent vos compagnons et que la Providence vous avait pour ainsi dire donnés pour modèles.

En attendant répétez en votre cœur comme S. Augustin: *Si ille, cur non ego?* — Si un camarade de mon âge, exposé aux mêmes dangers, dans les mêmes lieux, a trouvé le moyen de se maintenir dans la fidélité à suivre Jésus Christ, pourquoi ne ferais-je pas de même?

Rappelez-vous que la vraie piété consiste dans les œuvres et non dans les paroles. En conséquence, lorsque vous trouvez une action digne d'être admirée, ne vous contentez pas de dire: *Ceci est beau, cela me plaît.* Efforcez-vous plutôt de l'imiter en tout ce qui est compatible avec votre état.

Que Dieu donne à tous ceux qui liront ce petit livre la grâce d'en tirer parti pour leur sanctification, et que la Très Sainte Vierge, dont Savio fut l'enfant dévoué, nous obtienne d'aimer son Divin Fils par dessus toutes choses et de le servir fidèlement jusqu'à la mort.



Le jeune Dominique Savio, dont le présent numéro du *Bulletin* commence la biographie.

CHAPITRE I.

Lieu d'origine. — Caractère de l'enfant. — Ses premiers actes de vertu.

et la simplicité que je sais vous être agréables.

Deux difficultés s'opposaient à la publication de ce travail: la critique à laquelle on s'expose inévitablement en citant des faits dont ont été témoins des personnes encore vivantes, et la nécessité de parler souvent de moi, parce que Savio ayant vécu trois ans dans cette maison, j'avais à raconter des choses et des événements auxquels j'ai pris part.

Ces difficultés, je crois les avoir surmontées

Les parents de l'enfant dont j'entreprends d'écrire la vie, furent Carlo Savio et Brigitte sa femme, pauvres mais honnêtes habitants de Castelnuovo d'Asti, (1) distant d'environ dix

(1) Ce lieu était anciennement dénommé Castelnuovo de Rivalba, car il dépendait des comtes Biandrate de Rivalba, seigneurs de tout ce pays. Vers l'an 1300, il fut pris par les habitants d'Asti qui lui donnèrent le

kilomètres de Turin. En 1841, ces vertueux époux se trouvant sans travail et dans de grands embarras, allèrent habiter Riva, où le mari exerça le métier de forgeron qu'il avait appris dans sa jeunesse. Pendant qu'ils résidaient en ce pays, le Seigneur bénit leur union en leur accordant un fils qui devait être leur consolation et dont la naissance arriva le 2 avril 1842.

Lorsqu'ils le présentèrent pour être régénéré dans les eaux du baptême, on lui donna le prénom de *Dominique*, circonstance indifférente par elle-même, mais qui fut pour cet heureux enfant un sujet de bénédiction, comme nous le verrons plus tard.

Dominique terminait à peine sa deuxième année, lorsque ses parents, pour des convenances de famille, retournèrent dans leur pays et s'établirent à Murialdo, faubourg de Castelnuovo-d'Asti.

Toute leur sollicitude eut pour but de donner une solide éducation chrétienne à ce petit enfant sur lequel se concentraient toutes leurs affections. Dominique avait reçu de la nature un bon caractère, un cœur porté à la piété. Il apprit avec une facilité merveilleuse les prières du matin et du soir; il était en tout et partout soumis à sa mère, et si quelquefois il s'éloignait d'elle, c'était pour aller prier avec plus de liberté dans un coin de la maison.

« Dès l'âge le plus tendre, affirment ses parents, à cet âge précisément où les enfants par défaut de réflexion, sont un sujet de dérangement et un tourment continuel pour les mères, voulant tout voir, toucher à tout, et le plus souvent dans l'unique but de gêner et de détruire, notre Dominique ne nous causa jamais le moindre déplaisir. Non seulement il était obéissant, toujours prêt à exécuter les ordres que nous lui donnions et quels qu'ils fussent, mais il s'étudiait à prévenir nos désirs en faisant ce qu'il prévoyait devoir nous être agréable. »

C'était un spectacle charmant de voir l'accueil qu'il faisait à son père, lorsque celui-ci rentrait après sa journée de travail. Il courait à sa rencontre, lui sautait au cou, et une fois au logis il le comblait de prévenances et de caresses pour lui faire oublier ses fatigues et le réjouir. Il avait coutume de lui dire: « Comme vous êtes fatigué, cher père! Vous travaillez tant pour moi et je ne suis bon qu'à vous donner de l'ennui; au moins je prierai le bon Dieu qu'il vous conserve la santé et qu'il me rende bien sage. »

Sa dévotion croissait encore plus que son

âge. Il avait à peine quatre ans qu'il n'était plus nécessaire de l'avertir de réciter ses prières du matin et du soir, comme aussi celles avant et après le repas, et de dire l'*Angelus*; lui-même les rappelait aux autres s'ils venaient à les oublier. Il arriva qu'un jour ses parents distraits par quelques préoccupations se mirent à table sans autre cérémonie. « O père, s'écria le vigilant Dominique, nous n'avons pas encore appelé la bénédiction de Dieu sur nos aliments! » et faisant le signe de la croix, il récita la prière accoutumée. Une autre fois, un étranger, invité à partager le repas de la famille, se mit aussitôt à manger sans faire le moindre signe de religion. Dominique, n'osant pas l'avertir, se retira tout triste dans un coin de la salle, ce qui était contraire à ses habitudes. Interrogé ensuite par ses parents sur ce fait insolite il répondit: « Je n'ai pas osé me mettre à table avec un homme qui mange comme les bêtes! »

(À suivre).

NECROLOGIE.

Madame Rebufat.

Le mercredi 16 septembre dernier, une foule immense assistait aux funérailles de Madame Rebufat, célébrées dans la cathédrale de Toulon. Cette fervente chrétienne n'eut pas d'autre désir en sa vie si bien remplie que de voir Dieu mieux connu autour d'elle, mieux servi, mieux aimé, et elle se consacra toute entière à cette sublime tâche, aidée en cela par son digne époux toujours regretté et par la plus dévouée des sœurs. Que d'œuvres auxquelles cette famille a prêté son précieux et généreux concours! Nul, excepté Dieu, ne connaîtra jamais le secret des immenses aumônes distribuées par la vénérée défunte qui ne s'accordant rien à elle même répandait autour d'elle et au loin d'incessants bienfaits. L'Œuvre de Dom Bosco en sait quelque chose, car Madame Rebufat fut dans le sens le plus complet du mot, une zélée et dévouée Coopératrice. Le Seigneur l'aura sans doute déjà magnifiquement récompensée, mais cependant ne l'oublions pas dans nos suffrages,

La famille salésienne s'associe au deuil de la vénérée sœur de la chère défunte, Mlle Cabissol, lui présente ses religieuses condoléances et l'assure de ses ferventes prières.

nom de leur cité. Sa population alors très nombreuse se livrait à l'industrie et au commerce des plus prospères. Castelnuovo d'Asti a vu naître en ses murs D. Joseph Cafasso, déclaré depuis peu Vénérable, et qui fut pendant de longues années le confesseur et le conseiller dévoué de D. Bosco.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO
Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse
Turin — Cours Regina Margherita, N. 176.